

relations

REVUE DU MOIS

NUMÉRO 339

MONTREAL

JUIN 1969

PRIX 60¢

Dieu et les jeunes

**Le nationalisme et la révolution
culturelle**

*Nos évêques et la formation
de la conscience*

La femme "ultra-moderne"

M. GUY DUCHESNE
A/S CORP. DES ENSEIGNANTS DU QUEBEC
2336 CH. STE-FOY
QUEBEC, P.Q.

SOMMAIRE

Juin 1969

Éditoriaux	131
<i>Nos évêques et la formation de la conscience. — Maître de la barque: Paul VI. — Le départ du général de Gaulle. — Paul VI en Afrique. Le cinquantenaire de l'O.I.T.</i>	
Articles	
DIEU ET LES JEUNES Paul Morisset	166
LE NATIONALISME ET LA RÉVOLUTION CULTURELLE Jacques Grand'Maison	169
LA FEMME "ULTRA-MODERNE" Claire Campbell	173
Chroniques	
Littérature: <i>À travers les miroirs de Paul Éluard</i> René Dionne	175
<i>L'âme inquiète et héroïque de Charles Péguy</i> Liam Brophy	178
L'actualité religieuse: <i>Le Pape et les jeunes</i> Georges Robitaille	180
Le théâtre Georges-Henri d'Auteuil	181
<i>En Pièces détachées. — Quot-Quot. — Un Fil à la Patte. Six Personnages en quête d'Auteur.</i>	
Au service du français: <i>Ponctuation-5</i> Joseph d'Anjou	183
Au fil du mois	185
<i>La catéchèse des adultes (Jean-Marie Archambault). — Du rîfî chez les saints (Marcel Marcotte).</i>	
Méditation: <i>Vers l'inédite saison</i> Paul Fortin	186
Les livres	187
Notes bibliographiques	191
Ouvrages reçus	191

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Richard ARÈS.

Rédacteurs: Luigi d'APOLLONIA, Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs: Joseph d'ANJOU,
Georges-Henri d'AUTEUIL, Irénée DESROCHERS.

Secrétaire de la rédaction: Georges ROBITAILLE.

Administrateur: Albert PLANTE

Rédaction et abonnements:

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-351. Tél.: 387-2541

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est une publication des Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$6 par année. Le numéro: \$0.60. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur l'éducation.

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement no 0143.



Sécurité
pour l'ouvrier,
le professionnel,
l'homme d'affaires,
sa famille,
ses employés,
son entreprise.

Votre compagnie

L'ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE

vous protège
depuis 1899

Sécurité sur
la planification
successorale

- Assurance-vie
- Rentes viagères
- Assurance collective

L'ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE

Siège social:

385 est, rue Sherbrooke, Montréal 129 — Tél.: 844-2050

Agences et unités:

Drummondville - Granby - Joliette - Laval - Longueuil
Montréal - Ottawa - Québec - Saint-Jean - Sherbrooke



EXPORT "A" FILTRE

La Meilleure Cigarette au Canada

RÉGULIÈRES ET "KING"

Editoriaux

Nos évêques et la formation de la conscience

QUINZE JOURS après la réunion des évêques canadiens à Ottawa, nos journaux — et encore à la suite d'un coup de pouce de l'archevêché de Montréal — ont fini par découvrir qu'il y avait matière à publication dans le document qu'on leur avait remis, le 18 avril dernier, et dont le titre aurait dû attirer leur attention : *Suite à Humanae Vitæ*, Déclaration de la CCC concernant la vie familiale. Quand nos évêques, l'an dernier, se prononcèrent sur *Humanae Vitæ*, toute la presse du pays y vit une nouvelle de première importance et des commentateurs ne manquèrent pas de signaler que les évêques canadiens se faisaient les défenseurs de la liberté de conscience et qu'ils libéraient les catholiques du pays des contraintes trop rigides de l'Encyclique. La déclaration épiscopale du 18 avril semble avoir laissé plutôt froids ces mêmes commentateurs.

Si les évêques sont revenus sur le sujet, c'est d'abord qu'ils l'avaient promis et ensuite, comme ils le disent eux-mêmes, qu'ils ne pouvaient rester indifférents au fait que certains ont déformé le sens de leurs orientations pastorales sur l'encyclique *Humanae Vitæ*; en particulier, on n'a pas toujours interprété correctement ce que la Déclaration de 1968 disait de la liberté de conscience et du rôle du magistère. En conséquence, tout en réaffirmant que leur enseignement reste entièrement le même, les évêques entendent clarifier la situation et bien préciser leurs positions. D'où le texte capital qui suit :

Nous réaffirmons donc qu'un catholique n'est pas libre

de former sa conscience sans tenir compte de l'enseignement du magistère. Dans le cas présent cet enseignement est donné par le Souverain Pontife dans une encyclique. Il est faux et dangereux de soutenir qu'un catholique peut ignorer cette encyclique parce qu'elle n'exige pas un assentiment de foi divine (n° 14). Au contraire, à certains égards, un tel enseignement impose une lourde responsabilité à la conscience individuelle.

Le catholique sait qu'il ne peut rejeter un enseignement infallible. Tout au plus peut-il chercher à le comprendre, à l'apprécier et à en saisir la profondeur. Par contre, tout autre enseignement donné en vertu de leur autorité par le Pape ou l'ensemble des évêques, le catholique doit le recevoir et l'accueillir avec respect, fermement convaincu que son opinion personnelle ou celle de plusieurs théologiens est d'un ordre bien inférieur à celui d'un tel enseignement. L'attitude qui s'impose est de vouloir adhérer à une vérité qui porte ainsi le sceau de l'Église de Dieu et de l'accepter avec déférence.

Les évêques se rendent bien compte qu'il existe encore de la confusion "autour de cette question de l'attitude chrétienne à l'égard de l'origine de la vie"; aussi demandent-ils qu'on entreprenne au plus tôt des études en vue d'assurer aux catholiques une meilleure formation de leur conscience. Ils ont tout à fait raison, car là est le cœur du problème : une conscience n'est vraiment formée, donc libre, que si elle sait distinguer le bien du mal et dire clairement où est le devoir. Dans la question présente, ce besoin d'une meilleure formation est devenu une impérieuse nécessité.

POUR L'INFORMATION DE NOS ABONNÉS

Nous avons reçu des plaintes au sujet de l'arrivée tardive du numéro de mai. Nos abonnés seront intéressés à savoir que l'expédition a été faite à la fin d'avril et au début de mai. La dernière livraison a été faite aux Postes le 2 mai.

ENCORE QUE MOINS ÉCLATANTE que la création de nouveaux cardinaux, l'élévation du cardinal Jean Villot au poste de secrétaire d'État et de John Wright à la charge de préfet de la Congrégation pour le clergé est sans conteste un événement plus important.

Ces choix achèvent pour l'essentiel l'*aggiornamento* de la Curie que Paul VI avait à cœur et qu'il annonçait, au lendemain de son élection, notamment aux membres mêmes de la Curie — *aggiornamento* qui avait, d'ailleurs, trouvé son expression juridique dans la Constitution apostolique *Regimini Ecclesiae* du 15 août 1967.

Que de fois, pendant que mûrissait ce travail de réforme, n'a-t-on pas entendu juger avec rigueur la souplesse, la prudence, la charité de Paul VI ? Alors qu'il mesurait la complexité de ce problème concret, comptait avec le temps, tablait sur les circonstances, ménageait les personnes, reconnaissait les services et les mérites, sa souplesse passait aux yeux des zélotes pour de l'indécision, sa prudence pour de la routine, sa charité évangélique pour de la faiblesse ! Le parti pris de sermonner le Pape n'étonnait même plus certains par sa prétention (nous en sommes là !), ni les vastes indignations contre la froide architecture de l'Église qui tournaient à la rhétorique et au lieu commun, mais dont on réussissait malgré tout à tirer un peu de gloriole, grâce aux échos et aux photos de la grande presse.

Autre chose : ni le cardinal Villot ni le cardinal Wright n'ont fait "carrière", comme on dit. Aucun n'a rempli de nonciature. En revanche, l'expérience pastorale tant de l'ancien archevêque de Lyon que de l'ancien évêque de Pittsburg est des plus riches. Et l'un et l'autre ont été le porte-parole de leur conférence épiscopale, ce qui suppose, du jugement même de leurs pairs, culture théologique, hauteur de vue, sens des hommes, habileté, fermeté, voire beauté dans le discours.

Ainsi Paul VI donne-t-il du sang neuf à la Curie en même temps qu'il lui imprime un style nouveau, plus pastoral que juridique, plus sacerdotal que diplomatique, et ceci jusque dans les fonctions du secrétaire d'État. L'ordre de la foi ne fait qu'y gagner.

Si l'institution du synode est une expression directe, quoique imparfaite, de la collégialité, le renouvellement des structures de la Curie et l'internationalisation de son personnel en est un reflet. Car ce n'est pas un Français auvergnat comme tel qui devient le premier collaborateur du Pape, le coordonnateur de toute l'activité du Saint-Siège, le président du Conseil des cardinaux chefs de dicastère, ni un Américain *New Englander* comme tel à qui sont confiés les échanges entre les conférences épiscopales, les clergés et le siège romain, et leur étroite communion, mais à des évêques de l'Église universelle, tous les deux "romains de cœur" au sens le plus noble de cette expression, c'est-à-dire attachés à la Ville éternelle, mais surtout à cet homme par qui passe le destin surnaturel du monde : le Vicaire de Jésus-Christ.

LE RIDEAU EST TOMBÉ : sur la scène on ne verra plus le général de Gaulle. Et soudain la salle semble étrangement vide...

Il n'est guère de journal au monde qui n'ait consacré à la "dernière" du général une manchette à la une. Pouvait-il en être autrement ? Quoi qu'on ait pu penser de sa politique, de sa hauteur solitaire, de sa manière puissante et cassante, l'homme d'État remplissait la scène internationale de sa présence. Il pouvait, sans faire rire, parler de lui-même à la troisième personne, car il avait, à deux reprises, sauvé la France : une première fois du déshonneur et du désespoir, une seconde fois de la guerre civile. Il lui suffira, un jour, non pas de crier d'un balcon, mais de dire dans une chute de phrase : "Vive le Québec libre !" pour que le monde entier sache qu'il y a des Canadiens français au Canada, et qui ne sont pas tous heureux...

Sur toute la politique étrangère de la France, de Gaulle apposa son sceau particulier. C'était là son domaine où il exerçait sa plus grande influence. N'est-ce pas à Paris que se traite l'affaire du Vietnam ? C'était là aussi qu'il exerçait le plus de contrainte. Au prix de lourds sacrifices imposés à la nation, il obtint sa force de frappe nucléaire, comme en dépit de la volonté contraire de tous ses partenaires du Marché commun, il bloqua l'évolution de l'Europe vers son unité politique (facteur essentiel de paix et de développement des peuples), obstiné qu'il était dans son refus d'admettre la Grande-Bretagne dans le Marché commun, même après une longue période pénitentielle que celle-ci s'était en quelque sorte méritée en dressant contre l'Europe des Six la zone de libre échange des Sept.

Pourtant si personnelle qu'elle ait été, la politique étrangère de de Gaulle n'a pas décidé de sa démission. Ni même sa politique intérieure, si contestée en ces derniers temps.

La raison de son départ, la véritable raison, il faut la chercher dans une "certaine idée" qu'il se faisait du régime présidentiel : pouvoir personnel et personnalisé qui le mettait à la merci du premier signe de désaccord. Nous voilà bien loin du régime présidentiel américain fait de *balances and checks*, et des structures parlementaires anglaises où l'Opposition loyale est la cheville ouvrière de la démocratie ! On voit mal un Churchill lier référendum et question de confiance en plein milieu d'un mandat, après une brillante victoire électorale, avec une majorité compacte à l'Assemblée qui lui eût donné à coup sûr par voie législative ce qu'il décida de lui-même d'obtenir par voie populaire. Pourquoi ce risque, et tant de fois couru ? Ses adversaires étaient stupéfaits de la chance inespérée qu'on leur offrait une fois de plus.

Au fond, de Gaulle tenait plus à la confiance du peuple, au "oui" de la France qu'à ces problèmes de régionalisation et de rénovation du sénat, objets du référendum. Son régime tout à fait unique, sans précédent dans l'histoire de la France, exigeait plus que les mains

offertes, le bain de foule, la majorité, mais l'accord parfait entre le peuple et son chef, l'unité des vœux — ce qui lui fut, cette fois, refusé ! François Mauriac pouvait, en vérité écrire : "De ce point de vue, de Gaulle pourra s'en aller tranquille : cela du moins est acquis, son histoire ne ressemblera à aucune autre."

Mais l'histoire continue. Français et Françaises se rendent aux urnes. Qu'il se repose à l'étranger ou à Colombey-les-Deux-Églises, parmi les "vastes, frustes et tristes horizons" qu'il a décrits dans ses *Mémoires*, le général de Gaulle — malgré ses présidences, il ne lui sera pas donné d'autre nom dans l'histoire — demeure invisible mais toujours présent à la France.

Paul VI en Afrique

LE PAPE se rendra bientôt en Afrique, à Kampala, capitale de l'Ouganda. Il y dédiera un nouveau sanctuaire aux vingt-deux martyrs africains.

Ce voyage, a-t-il dit, "pour rapide qu'il puisse être, manifestera au monde l'intérêt que Nous portons aux joies, aux difficultés, aux épreuves de ce grand continent."

Joies : progrès étonnants de l'Église depuis un siècle, clergés et hiérarchies indigènes, conférences épiscopales, croissance d'un catholicisme spécifiquement africain, car, a noté le Pape dans une entrevue, les martyrs ougandais "ont su être fidèles à leur foi sans, pour autant, renoncer aux valeurs morales de la tradition africaine". Sur le plan temporel, accession à l'indépendance des anciennes colonies, mise en marche d'une nouvelle économie agricole et industrielle : une nouvelle Afrique.

Difficultés : les avances fulgurantes de la religion musulmane, le retour au nom de la négritude à l'animisme. Sur le plan temporel, les luttes tribales, les obstacles millénaires à la promotion sociale : maladie, misère, analphabétisme.

Épreuves : persécution violente dans certains pays, ailleurs l'esclavage de fait, même si les Africains le nient et que l'O.N.U. qui lutte contre le trafic des stupéfiants ne fait rien pour appliquer sa propre convention sur la servitude; *apartheid* non seulement dans les faits mais dans les lois aussi et dans les institutions, même si les Noirs sont souvent mieux traités, nourris et logés en Afrique du Sud qu'ailleurs; drame en particulier du Nigéria où, à côté d'autres puissances occidentales et de l'U.R.S.S. qui flairent le vent et cherchent leur avantage, le Canada aussi a sa part de responsabilité.

Il est rumeur que Paul VI, au cours de son voyage, pourrait prendre une initiative pour mettre un terme à cette guerre absurde.

Ceci dit, et strictement d'un point de vue annexe, il est incompréhensible que les grandes puissances, si fières de leur force, n'aient pas encore trouvé moyen d'arrêter la tuerie. À quoi bon leur puissance si c'est pour laisser mourir les petits enfants, faire honte au genre humain ? Et à quoi bon le Commonwealth si c'est pour y coexister en s'ignorant ou y vivre ensemble en s'entredéchirant ?

Le cinquantenaire de l'O.I.T.

C'EST UN "SIGNE DES TEMPS" que l'Organisation internationale du Travail (O.I.T.), célébrant le cinquantenaire de sa fondation et y invitant Paul VI, celui-ci avec empressement, "avec une humble reconnaissance", ait accepté l'invitation "si remplie d'honneur, a-t-il déclaré, et qui correspond à nos sentiments d'estime pour cette Organisation internationale si méritante, si représentative, et bien en harmonie avec notre mission de justice, de paix et de fraternité" (allocution du 16 avril 1969).

Invitation et acceptation en effet consacrent une tradition de contacts mutuels et une parenté d'inspiration reconnue de part et d'autre. D'une part déjà, par le premier directeur général du B.I.T., Albert Thomas, quoique ancien socialiste, et d'autre part par les catholiques sociaux et par les papes : Pie XI, en 1931; Pie XII en 1954; Jean XXIII dans *Mater et Magistra*, en 1961; enfin en mars 1967, peu après *Populorum Progressio*, par Paul VI lorsqu'il exprimait au directeur général du B.I.T., M. David Morse les espoirs que place l'Église dans l'O.I.T. Faisant suite à ces tractations cordiales, des relations régulières étaient établies entre le Saint-Siège et l'O.I.T. et, dès 1968, un observateur officiel du Vatican était délégué à une Conférence internationale du Travail.

Par sa visite à l'O.I.T., Paul VI rend un témoignage éclatant à la seule institution internationale de l'ancienne Société des Nations qui ait survécu à la deuxième guerre mondiale et qui soit devenue, en 1946, sans avoir à modifier ni son esprit ni ses structures, la première des institutions spécialisées des Nations Unies. Elle n'a cessé en effet, depuis lors, de s'imposer comme le plus démocratique des organes de l'O.N.U. et d'apporter partout dans le monde à la cause de la justice sociale une collaboration pleine et efficace. Elle y a apporté une révolution. D'abord, par les principes de sa Charte qui furent repris de façon adaptée dans la Déclaration de Philadelphie en 1944, "un événement de la pensée humaine", estimait Roosevelt. Surtout, par sa structure tripartite qui incarne et fortifie un esprit, elle demeure la seule organisation intergouvernementale où syndicats et associations patronales participent directement à la gestion et aux délibérations, sur une base de quasi-égalité et de complète indépendance, à côté de leurs gouvernements.

Il convenait indubitablement que Paul VI, par ce geste en faveur de cette institution devenue une garante de la paix internationale et de la promotion du développement intégral de l'homme, ratifie et confirme cet "accord" reconnu mutuellement de la Charte du Travail et de la doctrine sociale de l'Église. Tous ceux qui se préoccupent de la paix dans le monde, les catholiques sociaux surtout, se réjouiront de l'événement.

Une autre raison de nous réjouir, plus inattendue encore : le Souverain Pontife profitera de son bref séjour à Genève pour rendre visite au Conseil Oecuménique des Églises. Cela aussi est un "signe des temps".

DIEU ET LES JEUNES

Paul Morisset, S.J.*

RÉCEMMENT, le P. J.J. Larivière, C.S.V., publiait un troisième volume de sa sérieuse enquête, menée auprès de quelque trois mille jeunes de nos collèges, sur l'état de leur foi. Ce troisième volume traite des doutes des jeunes face à Dieu et à l'Église.¹

En 1964, année où se fit l'enquête, 35% des jeunes interrogés avouaient avoir des doutes sérieux sur l'existence de Dieu. Il faudrait, sans aucun doute, majorer considérablement ce pourcentage aujourd'hui. Il serait fort révélateur de proposer le questionnaire de 1964 aux jeunes du même niveau (12^e à 15^e années d'études) en 1969.

Professeur de philosophie au collège Sainte-Marie, j'ai eu l'occasion, pendant cinq ans, d'étudier, avec les finissants de Philo. Il surtout et avec les adultes, le problème de Dieu à la lumière de la raison naturelle. Quelque 755 heures données à plus de 450 étudiants. Les réflexions qui suivent voudraient rapporter cette expérience et soulever certaines questions.

I. FAUT-IL TRAITER DU PROBLÈME DE DIEU DANS UN COURS DE PHILOSOPHIE ?

Certains professeurs croient que non. Soit parce qu'ils estiment que ce problème est matière du cours de Sciences religieuses. Soit parce qu'ils jugent que l'étude philosophique de Dieu relève d'une si haute spéculation métaphysique qu'il est préférable de la passer sous silence ou d'en parler brièvement, pour ne pas ennuyer les étudiants.

D'autres sont d'avis qu'il faut traiter, et sérieusement, ce problème. Ils pourront différer d'avis sur la façon de l'aborder. Ce sera, selon les uns, au terme d'une présentation de l'éthique naturelle, comme couronnement et explication dernière de l'expérience éthique. D'autres préféreront étudier ce problème comme jaillissant de l'histoire des religions qui nous manifeste la dimension essentiellement religieuse de l'homme. Un troisième groupe estime que le problème est suffisamment présent dans la conscience des étudiants et l'abordera directement. Ces divergences de méthode ne nous intéressent pas pour l'instant. Il nous suffit de noter que ces professeurs de philosophie jugent qu'il faut examiner avec attention le problème de Dieu

dans un cours de philosophie. Je partage leur opinion pour les raisons suivantes.

Laisser au professeur de Sciences Religieuses le soin de traiter cette question est s'exposer à ce qu'il la passe sous silence pour cette raison — fondée à mon sens — que l'étude rationnelle du problème de Dieu relève de la théologie naturelle et donc du cours de philosophie. En effet, il faut savoir distinguer la religion naturelle (objet de la philosophie), de la religion révélée (objet propre du cours traditionnel de religion). Si, par ma raison, j'en arrive à établir l'existence d'un Dieu personnel comme raison d'être dernière du monde et des gens qui l'habitent, il s'ensuit que je devrai chercher à entrer en relation avec Lui; et c'est ainsi que ma découverte philosophique elle-même m'incitera à l'exercice d'une certaine religion naturelle.

Si, au contraire, ni le professeur de Sciences religieuses, ni le professeur de philosophie n'étudient cette question de la connaissance rationnelle de Dieu, l'étudiant se verra dans cette situation déplorable où ce problème, crucial pour lui, ne sera traité sérieusement dans aucun de ses cours. Or le jeune qui est de tradition chrétienne et qui se sent menacé de toutes parts dans ses convictions et ses croyances sent un vif besoin d'entreprendre une étude serrée de cette question. Une présentation directe de la foi révélée, alors que son esprit est constamment sollicité, voire assailli, par les doctrines de l'humanisme athée auxquelles il n'a pas de réponses satisfaisantes, a peu de chances de le rejoindre. Avant d'accueillir la révélation de l'amour de Dieu pour lui, le jeune a besoin de se rendre compte que cet Être existe (ou du moins que son existence ne répugne pas à la raison) et qu'une relation interpersonnelle avec Lui n'est pas aliénante, bien au contraire, quoi qu'en disent certains athées.

Il est vrai que la présentation directe de ce problème soulève de l'animosité chez les jeunes. Ceux-ci ont tendance à considérer cette étude comme une matière de religion. Et comme ils ont été gavés d'enseignement religieux — c'est du moins leur impression — plusieurs ont tendance à transposer ici leur agressivité. Mais cette difficulté ne me paraît pas insurmontable. On peut faire comprendre aux étudiants, et illustrer par son enseignement, que l'enquête se poursuivra au niveau de la seule raison. Il est d'ailleurs patent que les philosophes athées prennent nettement position sur le problème de Dieu. L'étude de ces

* Professeur de philosophie au Collège Sainte-Marie de Montréal.

1. LARIVIERE, J.J.: *Quand les jeunes doutent de Dieu et de l'Eglise...* (Coll. *Foi et Liberté*). Montréal, Fides, 1969.

derniers auteurs pourra enlever l'impression qu'il s'agit d'un cours de religion au sens traditionnel du terme.

De plus, je ne crois pas qu'en saine psychologie l'on gagne à refouler les problèmes. Si la question de Dieu en face de la raison humaine soulève chez les étudiants des interrogations sérieuses — ce qui est certes le cas — il m'apparaît nécessaire de s'y attarder pour permettre aux jeunes de bien identifier le problème et de s'engager, s'il se peut, dans la voie d'une solution satisfaisante. La politique de l'autruche, face à quelque difficulté que ce soit, s'est toujours avérée funeste. En philosophie, cette politique apparaîtrait tout à fait inacceptable puisque, par définition, l'on prétend remonter jusqu'aux fondements derniers de la pensée, sans exclure *a priori* la considération d'aucun aspect de la réalité.

Enfin, étudier la pensée d'un philosophe sans considérer son attitude devant l'Absolu, de quelque façon qu'il l'identifie ou le nomme, c'est manquer le fond de sa pensée. Toute philosophie repose finalement sur certaines positions de base, sur certains "absolus" qui commandent et normalement unifient toute la pensée. Ainsi, la philosophie de Sartre gravite tout entière autour de cet absolu: "la liberté totale" de l'homme qui se crée lui-même sa propre essence. Pour bien apprécier la pensée de cet auteur, il faut de toute nécessité examiner cette "liberté totale" avec tout ce qu'elle comporte de rejet de Dieu comme en-soi-pour-soi contradictoire. Sinon, l'on reste en surface et l'on ne fait pas œuvre véritable de philosophe.

II. FAÇON D'ABORDER LE PROBLÈME DE DIEU EN PHILOSOPHIE

Sans prétendre que la méthode que je décris soit la meilleure en soi, il m'est apparu que la meilleure façon, pour moi, d'aborder ce problème était de commencer par l'étude des principaux philosophes athées. C'est ainsi que j'ai choisi de présenter dans l'ordre: Comte, Nietzsche, Marx et Sartre, cette étude étant suivie de la considération successive de quatre philosophes théistes: Thomas d'Aquin, Bergson, Teilhard et Gabriel Marcel. Cette méthode comporte de nombreux avantages et certains inconvénients.

Les avantages

Cette approche de la question permet au professeur de gagner, dès le début du cours, la confiance de ses étudiants en leur donnant l'occasion de réaliser qu'il est bien au courant des principales objections des athées. Le professeur cherchera à exposer le plus objectivement possible la pensée de ces auteurs en mettant bien en relief les raisons qui les amènent à rejeter Dieu et à construire leur pensée autour d'un autre Absolu. Il amènera ses étudiants à apprécier ces arguments, y ajoutant, le cas échéant, ses propres réflexions critiques.

Ce fut mon expérience de constater que cette plongée immédiate dans les auteurs athées détruisait bien des préjugés et préparait les esprits à considérer sereinement les arguments des philosophes théistes. Ce qui n'aurait pas

été le cas si le cours avait commencé par l'étude de ces derniers.

Cette méthode présente encore l'avantage d'être ouverte et fort variée. Elle nous met en contact avec la pensée et les œuvres de plusieurs des grands noms de la philosophie; ce qui répond à l'attente profonde des étudiants qui ne veulent pas, et avec raison, être enfermés à l'intérieur d'un système clos qui les couperait de la pensée vivante de leurs contemporains. Cependant, cette façon de procéder comporte aussi des inconvénients. J'en signale deux.

Les inconvénients

Il peut arriver qu'un étudiant trouve chez un auteur athée une façon d'aborder la réalité qui réponde à ses aspirations profondes et qu'il en fasse son auteur de chevet. C'est son droit qu'il faut, de toute évidence, absolument respecter. D'autant que les auteurs athées, si incomplets soient-ils du point de vue de Dieu, mettent en relief des valeurs réelles qui méritent d'être assimilées, avec discernement, par tous. Pour le dire brièvement, je songe en particulier à l'idéal scientifique et humaniste d'un Auguste Comte, au dépassement continu de soi que propose Nietzsche dans sa philosophie du Surhomme, à l'aspiration vers la justice et l'égalité entre les hommes qu'on retrouve chez Marx, à l'approfondissement de la liberté et de la responsabilité personnelles chez Sartre.

Cet inconvénient pourrait être cependant en partie évité si, plutôt que d'étudier à la suite tous les auteurs athées puis après, les penseurs théistes, l'on alternait la présentation: un athée, un théiste et ainsi de suite. C'est un de mes plus brillants étudiants qui me proposa cette amélioration. Regroupant les auteurs d'après certaines affinités, l'on pourrait exposer successivement les approches "scientifiques" de la réalité chez Comte puis chez Bergson et les conclusions différentes sur Dieu auxquelles ils aboutissent. Par la suite, on pourrait comparer les conceptions de l'homme chez Nietzsche puis chez Thomas d'Aquin, les visions du futur chez Marx et chez Teilhard, les approfondissements existentialistes d'un Sartre ou d'un Marcel.

Quoiqu'il en soit, la considération directe de la pensée et des œuvres des auteurs athées m'apparaît infiniment plus valable que l'ancienne méthode qui consistait à mettre sous clef, "en enfer" comme l'on disait, les œuvres de ces auteurs, pour se concentrer pratiquement sur la seule exposition d'une pensée théiste. D'aucuns parmi les étudiants s'imaginaient alors qu'il y avait chez ces auteurs "défendus" des arguments irrésistibles, capables de renverser toutes les argumentations théistes. Cela les laissait finalement dans un certain sentiment d'insécurité, avec l'impression de n'avoir pas fait vraiment le tour de la question. L'étude de ces auteurs fait d'ailleurs réaliser que leur option athée est souvent beaucoup plus affirmée comme allant de soi, comme chez Nietzsche par exemple, plutôt que développée et démontrée positivement. En toute hypothèse, dans notre milieu pluraliste où toutes les opinions nous rejoignent par les envahissants moyens de communication, il n'y a, à mon sens, qu'une seule attitude pleinement satisfaisante pour

ceux qui ont la chance de s'instruire : plonger dans l'étude de ces auteurs athées et théistes et former son propre jugement; apprenant ainsi à se retrouver et à se situer face au tourbillon des idées les plus contradictoires qui circulent dans notre milieu.

Un second inconvénient, plus fréquent, ressort de l'abondance et de la variété des pensées proposées dans un laps de temps relativement court. Il arrive que des étudiants, submergés sous ce flot d'idées, n'arrivent pas à s'y retrouver et versent, soit dans un relativisme qui met sur le même pied toutes les argumentations, soit dans un agnosticisme qui désespère des possibilités de la raison dans ce domaine du transcendant.

Que les étudiants constatent que la remontée vers Dieu, à partir des réalités de notre monde, relève d'une argumentation métaphysique qui n'est pas facile, voilà qui est un profit certain. Cela pourra les rendre plus modestes et plus vrais dans leurs réflexions sur Dieu.

Pour se retrouver au milieu de cette multiplicité d'opinions la compétence du professeur revêt une importance capitale. Car c'est lui normalement qui éclairera le cheminement de ses étudiants. S'il est lui-même débordé et ne fait que s'enfoncer dans des difficultés inextricables, il fera plus de tort que de bien à ses étudiants. Et, dans ce cas, mieux vaudrait étudier avec eux d'autres problèmes que celui de Dieu.

III. CONSTATATIONS ET RÉFLEXIONS

À l'expérience, j'ai pu constater, à la suite de Gabriel Marcel, que si les voies classiques et autres pour établir l'existence de Dieu aidaient et satisfaisaient vraiment ceux qui croyaient déjà à son existence avant d'entreprendre le cours, elles ne changeaient pas notablement l'opinion des autres. À ce peu d'effet sur ces derniers, deux explications, me semble-t-il.

La première, c'est que l'étude philosophique de Dieu comporte tant de difficultés, et du côté de la démarche métaphysique qui y parvient, et du côté de la transcendance de l'Absolu rejointe par les seules voies subtiles de l'analogie, que le jeune, ayant déjà pratiquement rejeté Dieu, peut toujours se concentrer sur ces difficultés plutôt que sur les éléments de solution. En effet, nous sommes infiniment loin ici d'une démarche positiviste et "scientifique" qui, elle, peut toujours se référer au monde expérimental et mesurable pour rallier l'assentiment.

La seconde explication est que la reconnaissance concrète, vécue, de l'existence de Dieu est appelée à affecter et à bouleverser à ce point toute la vie que le jeune incroyant, en pleine expérimentation de sa liberté, est peu disposé, même s'il affirme l'être, à intégrer une telle vérité dans son monde intérieur. Comme l'affirmaient Aristote et Thomas d'Aquin, bien davantage, après lui : "Tel on est, telle nous apparaît la fin" (ou le bien). Ceci vaut même dans l'ordre intellectuel. Nous sommes spontanément portés à accepter les vérités qui s'intègrent facilement à notre vie personnelle, et nous avons tendance à rejeter les autres. En effet, l'homme est à la recherche de

son unité. Il n'accepte pas de vivre divisé intérieurement. Et s'il y a une valeur qu'il ne saurait accepter sans avoir à refaire complètement son équilibre intérieur, il montrera beaucoup de réticences à la faire sienne. Cette dernière réflexion n'entraîne pas cependant que *tous* ceux qui refusent l'existence de Dieu le font parce que leur personnalité concrète s'accommoderait difficilement de cette nouvelle valeur; car, ainsi que nous le disions plus haut, l'étude philosophique de Dieu comporte de nombreuses difficultés; en sorte, que certains, en toute bonne foi, peuvent ne pas percevoir la force réelle des arguments théistes.

Une seconde constatation. Les principales objections que les étudiants formulent dans un cours de théologie naturelle visent l'Église traditionnelle. Ceci m'étonnait les premières fois. Il me semblait qu'en bonne logique le problème rationnel de Dieu pouvait et devait être traité indépendamment de celui de l'Église. Mais, à la réflexion et à l'expérience, je me suis rendu compte que la quasi-totalité de l'expérience religieuse des étudiants était inextricablement liée à leur vie au sein de l'Église. Rien d'étonnant alors qu'une réflexion sur Dieu remette en question leur expérience ecclésiale.

Troisième constatation. Une certaine forme d'incroyance pratique qui verse parfois dans l'athéisme m'apparaît se développer ainsi chez un certain nombre d'étudiants. Ils commencent par critiquer l'Église (sa richesse, son autoritarisme) et ses exigences (messe, confession, lois morales). Progressivement et parfois abruptement, ils en arrivent à cesser toute pratique religieuse sans rien y substituer de prières personnelles etc. Ils constatent au début qu'ils ne s'en portent pas tellement plus mal. Souvent d'ailleurs, leur pratique immédiatement antérieure était davantage motivée par une habitude sociale que par une conviction personnelle. Et comme leur expérience de Dieu est intimement liée à leur expérience religieuse dans l'Église, ainsi que nous le signalions plus haut, ils en viennent à mettre sérieusement en doute l'existence même de Dieu. La religion, Dieu : ça sert à quoi ? Ne sont-ce pas là des croyances des temps révolus et obscurs du passé ? Le monde ne se suffit-il pas pleinement à lui-même ? Autant de questions étudiées dans le cours mais dont les solutions sont assimilées, comme toujours mais plus encore dans ce sujet de suprême importance, selon les dispositions profondes des étudiants.

Une dernière remarque : les professeurs théistes qui entreprennent cette étude philosophique de Dieu pourraient se rappeler avec quelque encouragement que des auteurs aussi compétents que de Lubac, Congar ou Rahner n'arrivent pas à convaincre tous ceux qui ne croient pas à l'existence de Dieu. Il serait utopique d'espérer qu'avec des moyens beaucoup plus réduits nous puissions en arriver à rallier tous nos étudiants. D'ailleurs, l'essentiel pour le professeur théiste n'est pas tellement de gagner ses étudiants à sa propre position que de leur fournir les éléments nécessaires pour qu'en pleine ouverture et en totale lucidité ils se situent eux-mêmes personnellement face à l'Absolu. La méthode exposée ici me paraît particulièrement apte à atteindre ces objectifs.

le nationalisme et la révolution culturelle

Jacques Grand'Maison, ptre *

NOTE DE DÉPART

Plusieurs critiques du nationalisme réduisent ce mouvement historique à un résidu d'un "passé dépassé". Ils renvoient les nationalistes aux rêves romantiques du XIX^e siècle et à l'embarquée désastreuse des fascismes. Il y a ici une part de vérité. Mais une culture politique minimale nous invite à regarder le néo-nationalisme actuel d'un autre œil, à le voir "par en avant" à la lumière des révolutions culturelles récentes qui cherchent péniblement leur expression politique. Voilà la perspective de fond que nous poursuivons dans ce travail.

AU POINT DE DÉPART de notre démarche, il nous faut prendre une certaine distance critique sur le problème québécois, pour analyser d'abord le phénomène nationaliste en lui-même et dans ses divers enracinements historiques. Loin de nous de prétendre à une étude exhaustive quand nous connaissons déjà les limites et les divergences de vues des plus grands spécialistes sur cette question. Mais comme tout honnête citoyen, nous essayons de nous faire une idée juste de notre situation nationale à la lumière de la pensée et des praxis politiques que nous connaissons.

Déjà en tentant de cerner le concept de nation, nous avons perçu un difficile accord chez les définisseurs de diverses disciplines. Par ailleurs, certaines perspectives convergentes nous amènent à dégager des composantes qui seront sujettes à révision par la suite. Signalons deux définitions différentes.

La nation

— Une communauté humaine habitant le même territoire, ayant une origine commune ou des intérêts depuis longtemps communs, des mœurs semblables et le plus souvent une langue identique.

— Une société politiquement organisée qui a pris conscience de sa propre unité et contrôle souverainement un territoire qui lui appartient.

On remarquera sans peine que la première se limite au fait culturel et historique, et la seconde au fait politique. Seul l'élément territoire reste vraiment commun aux deux.¹

D'autres analystes, plus souples, parlent d'un ensemble humain qui est basé sur quelques-uns des liens suivants : langue, culture, territoire, communauté d'origine, histoire

* Professeur à la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal.

1. Nous mesurons ici les premières ambiguïtés de nos débats autour de la question des deux nations. Pour les Anglo-canadiens surtout, il n'y a qu'une nation "politique", le Canada et plusieurs cultures particulières : l'anglaise, la française et les autres. Chez plusieurs nationalistes québécois, les deux définitions précitées sont inséparables. La nation comprend à la fois un héritage historique et territorial, une culture particulière et un État souverain.

commune, religion, État, liens économiques, désir de vivre ensemble, et même projet collectif. Habituellement, la nation possède une unité politique, économique et culturelle qui tend à s'exprimer dans des institutions particulières. Elle comporte aussi une conscience collective enracinée dans une histoire et un sol qui constituent la patrie même de ceux qui ont dû quitter. Il n'y a pas de conscience nationale vraiment politique sans un "projet général de collaboration à une entreprise commune" et sans un consensus majoritaire des membres à un tel projet.

"La nation est un peuple qui, conscient d'une communauté d'origine, d'une communauté de traditions culturelles et d'une communauté d'intérêts, accepte et veut cette communauté comme condition de la vocation personnelle de chacun de ses membres, et qui parfait sans cesse son unité en se tendant vers l'avenir pour réaliser ses destinées, en fonction même de son histoire et de son idéal". (J. LACROIX; *Personne et Amour*)

L'expression revêt de nouvelles modalités. Elle indique davantage "un groupe culturel chez qui se développe la conscience de son unité et qui aspire à la souveraineté politique" (WILLEMS). Une minorité, par exemple, devient une nationalité quand il y a des relations d'antagonisme avec le groupe dominant ou avec l'organisation étatique que celui-ci contrôle. On ne saurait parler proprement d'une nationalité lorsqu'un ou des groupes culturels ne réclament pas un statut politique différent du statut actuel. Tel est le cas des groupes culturels en Suisse. La nationalité se transforme en nation si elle acquiert un statut de souveraineté politique. Dans nos sociétés modernes, le binôme nation-État repose encore sur de nombreuses ambiguïtés. Comment appliquer à tous les cas cette affirmation de WILLEMS : "il en résulte que toute nation implique une organisation étatique (souveraine), mais que tout État ne représente pas nécessairement une nation"? Y a-t-il ici une contradiction réelle ou apparente? Est-ce que le levier de l'État suffit pour unifier des groupes culturels sans les niveler, ou pour passer de la nationalité à la nation? Il faudra y revenir.

Le nationalisme

Encore ici l'accord n'est pas facile. Mais chez la plupart des définisseurs on évite difficilement un jugement de valeur négatif. Ainsi le nationalisme serait :

— Courant de pensée et d'opinion, idéologie qui tend à exalter la nation, son passé, ses qualités, ses ambitions, parfois au détriment et au mépris des autres nations. Dans l'attitude nationaliste, la réalité nationale a tendance à devenir une valeur suprême. Un parti est nationaliste quand il rejette comme mauvaise toute doctrine dont le fondement n'est pas la tradition nationale.

— Exaltation du sentiment national; attachement passionné à la nation à laquelle on appartient, accompagné parfois de xénophobie et d'une volonté d'isolement.

Plus souvent le nationalisme relèverait de facteurs irrationnels et passionnels.² On reproche aux nationalistes de tout réduire à une seule dimension, à un seul pôle de référence : la Nation, la nation érigée en critère unique de vérité, de droit. D'où l'inclination à l'intolérance et même au totalitarisme, à l'isolationnisme et à la xénophobie. Et plusieurs de citer les cas extrêmes du nazisme et du fascisme. Là se trouverait aussi la source principale des visées impérialistes et colonialistes. Par ailleurs, chez les peuples opprimés, le nationalisme deviendrait un phénomène négatif et destructeur, un ferment de haine stérile, une aliénation des droits de l'homme tout court, une évasion des tâches réelles de développement interne, un obstacle à la solidarité des petits et des grands.

Contre le sens de l'histoire ?

Ces considérations unilatérales permettent de condamner pratiquement toutes les nations du globe ! Elles expriment peut-être cette situation de déracinement culturel vécu dans notre monde contemporain et en même temps cette conscience aiguë des solidarités planétaires de plus en plus vives. L'homme de demain plus que tout autre sera un nomade à qui les nouveaux moyens de communication offriront non seulement toute la planète mais les espaces sidéraux. Il deviendra même par nécessité un apatride. La vie économique, particulièrement, exigera des attitudes propices à la mobilité et à l'adaptation maximales. L'universalisme de la technique imposera des solidarités politiques inédites. Nous reviendrons au "global village" où les solidarités mécaniques et organiques s'allieront bon gré mal gré. Même la paix s'imposera de par des conditions inévitables d'interdépendance politique, économique et technique. Ainsi le mouvement de l'histoire condamne tous les nationalismes, autant celui des empires qui dominent par leur idéologie et leur puissance matérielle, que celui des peuples faibles repliés sur eux-mêmes et en mal d'indépendance. Dans un tel contexte le nationalisme apparaît une sorte de vice de l'esprit, de régression à l'infantilisme politique. Voilà un bouc émissaire trop facile pour nous empêcher de procéder à un examen plus profond de la persistance du phénomène et même de sa recrudescence dans le monde actuel. Établissons les premiers jalons de réflexion positive.

Sources de nationalisme moderne

À mesure que les solidarités politiques et économiques s'élargissent, les hommes sentent le besoin d'un enracinement culturel plus circonscrit, d'une identification dans des communautés à taille humaine.

L'homme ne peut se définir uniquement par le présent ou le futur. Le recours à l'expérience historique de ses appartenances culturelles est une constante indéniable

2. Delos apporte ici un point de vue plus objectif. "Le nationalisme est une attitude psychologique qui reflète la façon dont les peuples se pensent eux-mêmes, interprètent leurs droits et les inscrivent dans un ordre général de civilisation. Il reflète donc une mentalité particulière, une sensibilité historique, mais il implique aussi une décision sur le problème du droit, des libertés individuelles et collectives et de l'ordre international. C'est pourquoi un nationalisme tend toujours à se donner une expression doctrinale et se rattache à une philosophie" (J.T. DELOS: *La nation*, Montréal, 1944, T. 2, p. 41.)

même si, en période révolutionnaire, il a la tentation de liquider toutes les assises de la société et de couper tous les liens qui l'ont façonnée. Tôt ou tard il cherche des enracinements sans lesquels il ne saurait vivre et s'humaniser. Son identification culturelle devient alors une des seules voies d'humanisation. L'expérience la plus moderne nous l'a prouvé; ni la technique, ni la politique, ni l'abondance des biens matériels n'assurent d'elles-mêmes l'identité des humains. Et la charte démocratique des droits universels de l'homme ne réussit pas à combler certains besoins et certaines aspirations spécifiques de la personne et de la communauté humaines. Les valeurs les plus universelles se vivent toujours dans un espace historique, dans un contexte culturel, sur un sol défini, à l'intérieur d'une politique, au sein d'une expérience toujours en situation.

Les révolutions culturelles actuelles ont une forte teneur nationaliste, et ce n'est pas sans raison. La Tchécoslovaquie devant l'impérialisme soviétique se réclame de valeurs universelles. Mais comment les isoler des aspirations nationales des Tchèques ? Ceux-ci se veulent libres politiquement et culturellement. Ils ne se réfèrent pas à une conception abstraite de l'homme, ou de la liberté en soit. N'y a-t-il pas ici au moins une explication du refus des deux grandes idéologies qui veulent dominer le monde, celles de l'URSS et des USA ? L'une et l'autre se prétendent universalistes en s'appuyant sur une vocation de portée mondiale, qu'il s'agisse du messianisme politico-religieux et économique des Américains, ou du salut prolétarien assuré par le socialisme soviétique. Les autres nations des cinq continents ne l'entendent pas ainsi. C'est de tous les coins du monde que des peuples de toute condition, développés ou non, indépendantes ou colonisés, capitalistes ou socialistes s'affirment dans leur identité particulière.

Deux modèles insuffisants

Aurait-on déjà oublié qu'aucune révolution ne s'est faite sans passer par le dynamisme nationaliste, et cela dans l'un ou l'autre des deux grands blocs, comme dans le Tiers-monde ? Même les socialistes les plus radicaux dans leur visée de libération mondiale n'arrivent pas à réconcilier leur idéologie marxiste avec les révolutions culturelles et nationalistes de l'heure. La dialectique de la lutte des classes au sein des nations et entre les nations n'explique pas tout. Dans certains pays communistes le nationalisme redevient le ferment de cohésion interne qui permet de contrer les menaces du socialiste et les aliénations propres à son idéologie.

Nous devrions en dire tout autant des réactions des peuples développés ou non devant la perspective d'une plate uniformisation par l'expansion de la technique ou encore par l'universalisation de la société américaine de consommation. Les hommes comme les peuples sans visage particulier seraient en quelque sorte condamnés à porter un masque standard. Le nationalisme veut marquer la politique et l'économie, la quotidienneté et les structures sociales, de l'empreinte culturelle la plus profonde. C'est par la culture qu'un visage devient humain, c'est par elle

que se vit un humanisme, c'est par elle que les mains et les bras rejoignent le cœur et l'esprit, c'est par elle que les structures et les hommes se rejoignent de façon identifiable. Que signifient l'*homo oeconomicus*, l'animal politique sans leur appartenance culturelle ? Poussons plus loin la logique de certains universalistes actuels. Qu'en serait-il d'une humanité où les hommes vivraient de la même façon, avec les mêmes gadgets, les mêmes produits standardisés, des structures uniformes ?

L'ambivalence du nationalisme

Il y a dans l'utopie nationaliste comme dans les révolutions culturelles une révolte plus ou moins consciente contre une déshumanisation aussi profonde ; d'où le rejet des idéologies abstraites, d'un système politique universel, d'une société technologique unidimensionnelle. Ce n'est pas la science ou la technique qui sont rejetées, mais plutôt la prétention d'en tirer les fins de l'homme et de la société, les modes d'existence et les raisons de vivre. Or ceux-ci passent par le lieu obligé de la culture. Voilà l'intuition pour ne pas dire la philosophie des nationalismes et des révolutions culturelles dans leurs aspects positifs.

De plus, on manifeste une bien pauvre culture historique et politique en ne reconnaissant pas le dynamisme de l'identification nationale dans les grandes réalisations de l'humanité. Loin de nous la tentation de réduire à un seul phénomène la complexité de l'aventure individuelle et collective des hommes. L'identification culturelle, toute importante soit-elle, comporte des limites et des dangers, comme nous le verrons. Elle peut même mettre en veilleuse des réalités et des valeurs humaines essentielles. Encore plus le nationalisme qui donne une expression politique à une culture donnée. Mais des effets négatifs aussi puissants nous renvoient à des dynamismes humains très constructeurs capables de relier l'expérience historique et une prospective très audacieuse. Le nationalisme a connu des formes de dogmatisme, d'historicisme et même de romantisme désastreux. Mais est-ce la seule lecture politique qu'on doit retenir ?

Dostoïevsky, Shakespeare, Descartes, Goethe, Darwin, Curie ont été aussi nationaux qu'universels. La portée universelle de leur œuvre s'enracinait dans le terreau humain d'une culture définie. Ces hommes ont grandi au sein d'un milieu national et dans l'ambiance de ses institutions. Ils ont puisé à même leur culture et leur histoire d'appartenance. Voudrait-on réduire ces composantes à un hors-d'œuvre, à une signification extrinsèque, à une instrumentalité immédiate, à un pur conditionnement ou même à une limite de leur génie ? C'est un peuple, une culture, une tradition, un dynamisme national avec ses institutions qui les ont portés, dynamisés. Comme on l'a dit avec à-propos, être français, allemand, chinois, américain ou russe n'est pas un moyen de devenir un homme, c'est une manière de l'être. Et les raisons de vivre s'expriment dans des manières de vivre. Celles-ci à leur tour entrent dans le champ des finalités de l'homme et de la société à cause de leur force d'identification.

Sens objectif de la nation

Voilà une seconde lecture que les artisans du procès du nationalisme écartent avec beaucoup de facilité et d'incongruité. En voulant liquider les excès et même la divinisation de certains nationalismes, ils retombent dans une inhumanité aussi pernicieuse que la première. Après ce premier examen nous sommes mieux en mesure de ressaisir sous le nationalisme ambivalent la réalité positive de la nation dans sa signification profonde. *Elle pose le problème philosophique du lieu de l'homme, de l'incorporation des valeurs humaines dans un champ historique, de l'incarnation de l'esprit dans un espace social déterminé, de l'identification de la personne dans une communauté profonde d'appartenance, de l'expression culturelle d'une économie, d'une politique et d'une société particulière, de la formulation de projets et de finalités à même les solidarités les plus vitales d'une collectivité.*

Sens subjectif

Mon appartenance nationale et culturelle peut m'apparaître peut-être moins riche ou moins puissante, trop jeune ou trop ancienne. Mais c'est la mienne. Elle fait partie de ce qui m'identifie profondément, à tous les plans : spirituel et matériel, affectif et rationnel. Je me sens particulièrement solidaire, pour le meilleur et pour le pire, des hommes de ma culture. C'est même un moyen essentiel pour apprécier celle des autres, pour leur vouloir toutes les conditions d'épanouissement. Accepter de laisser mourir ou tuer la mienne, c'est renoncer à une dimension très profonde de ma dignité, de ma personnalité, de mon identité, de ma solidarité avec les autres. Il se peut que des conjonctures historiques relativisent cette conviction, que même d'autres droits, d'autres solidarités m'obligent à mettre en veilleuse cette appartenance profonde. Mais ici, il s'agit plutôt de mon intentionalité et de la qualité de ma conscience vis-à-vis ce qui a marqué avec tant d'humanité mon visage, mon esprit, mon histoire, mon projet de vie, mes solidarités les plus immédiates.

Les apatrides

Et pourtant comme bien d'autres, j'ai la tentation de mépriser ma propre figure, et même de m'en débarrasser. Les anti-nationalistes extrémistes, malgré leur prétention de haute voltige humaniste, laissent percer un désespoir larvé en face d'eux-mêmes, une sorte de rejet psychanalytique. Ils sont tout aussi stériles que les nationalistes rêveurs. Ils sont encore plus décevants, parce qu'on ne connaît même pas leur vrai visage. Il leur manque parfois cette chaleur humaine, cette qualité d'engagement, cette sensibilité culturelle, cette intelligence de l'homme qu'on détecte chez des êtres enracinés dans leur culture, attachés profondément à leur appartenance nationale, et prêts à miser le meilleur d'eux-mêmes pour la féconder. Les rationalisations des premiers restent de biens pauvres refuges. Quel est, par exemple, le contenu de ce pluralisme qu'ils évoquent à propos de tout ? Celui-ci vit de la richesse de ses composantes comme le couple ou la communauté s'évaluent par la qualité de ses membres.

Contre l'urbanisation

Je lis des plaidoyers bien étranges et même simplistes. Certains combattent le nationalisme en tirant leurs arguments de la sociologie urbaine. La technologie oblige au brassage des peuples et des cultures, à la standardisation des comportements, des techniques et des cultures. Elle nivelle les particularismes, les différences culturelles et linguistiques. Elle consacre surtout l'hétérogénéité, la spécialisation dans une perspective fonctionnelle et non culturelle. Ainsi le nationalisme s'opposerait aux traits caractéristiques de l'urbanisation et de l'industrialisation. Dans notre propre contexte, ces arguments véhiculent implicitement une généralisation et une universalisation du modèle urbain américain et de ses transpositions plus ou moins maladroites dans d'autres pays. Non pas que les remarques ne soient pas justes, mais elles pèchent par l'inattention aux facteurs proprement culturels.

Or c'est précisément ceux-ci qui remontent violemment au cœur des grandes cités, par delà les modèles économiques du capitalisme comme du socialisme. Va-t-on réduire la révolte des Noirs américains à un refus de l'urbanisation et de l'industrialisation, à une simple pauvreté matérielle ou à un manque d'éducation ? Or ce mouvement a commencé dans les endroits les plus urbanisés, chez les Noirs les plus émancipés au plan éducationnel et économique. Les chœurs du *melting pot* américain sont impuissants pour expliquer la résurgence de sous-cultures qui affluent péniblement, la contestation de la jeunesse la plus urbanisée, l'expérience des *Hippies*. Et quel "gap" entre l'idéologie officielle de démocratie, de liberté et d'égalité, et la situation des pauvres, des nouvelles minorités ? Comble de contradiction, on ne souffle pas mot de l'attitude ultranationaliste des Américains. Et pourtant, c'est au nom de l'expérience urbaine, économique et politique des Américains qu'on nous reproche notre nationalisme.

Révolutions culturelles et nationalisme

Par delà les excès de celui-ci, ces critiques ne savent pas reconnaître, non pas des reliquats du passé, mais des phénomènes de pointe qui remettent en cause nos sociétés les plus développées avec leurs modèles économiques et politiques et leurs impasses urbaines. La violence, même la plus pathologique, a des sources quelque part. Comment se fait-il qu'elle s'exprime par un procès d'ordre culturel d'abord, par un refus des idéologies économiques et politiques dominantes ? Ce n'est pas une violence à vide, sans cause ni but, même si elle est néfaste et destructrice. Elle marque l'aspiration d'une nouvelle culture sans pouvoir déboucher encore sur une politique.

Qu'on veuille le reconnaître ou pas, beaucoup de nouveaux nationalismes rejoignent avec plus ou moins de bonheur cette révolution culturelle. Ils cherchent à lui donner une signification et un dynamisme politiques. Et qui sait si le plus archaïque dans l'expérience humaine ne vient pas à la rencontre du plus moderne. Nous ne pensons pas ici aux processus primitifs de tribalisation dont parle McLuhan, mais à la remontée ou à la recréation d'entités culturelles identifiables. L'aventure néo-nationaliste du

Québec a peut-être des correspondances culturelles avec les phénomènes américains précités ; point n'est besoin de recourir à des modèles étrangers, comme les petites nations européennes, l'expérience cubaine, la révolution culturelle chinoise, l'indépendance des peuples africains, la colonisation d'Amérique du Sud, la rébellion des Tchécoslovaques. Je ne suis pas sûr que l'étudiant de Berkeley, le Noir de New York et le nationaliste québécois appartiennent à des univers totalement différents. Ils partagent des aliénations typiquement nord-américaines, sans compter ce qu'ils ont en commun avec les autres révolutions culturelles du monde.

Un consommateur en mal d'identité

Voir le nationalisme par en avant d'abord et non par l'histoire, peut apparaître une démarche étrange et inhabituelle. Les opposants en font le procès toujours au nom de l'histoire passée. Un second regard nous y ramènera, mais non pas sans garder en tête ce que nous avons dit des révolutions culturelles actuelles. Malgré les impuretés et les maladroises qu'elles charrient, elles valent beaucoup mieux que toutes les passivités des consommateurs dépolitisés et blasés de nos sociétés d'abondance, que les produits de luxe d'un économicisme aveugle qui secrètent tant de déchets humains à côté d'un gaspillage éhonté de ressources matérielles et humaines. Les nouveaux évangélistes de la technologie n'ont pas grand-chose à dire sur ces questions vitales, sur l'avenir politique des dépendances et des conditionnements sans cesse croissants de l'individu, du petit peuple, de l'ensemble de la collectivité.

Et que dire de l'assèchement des sources d'identification si importantes dans toute aventure humaine, personnelle ou communautaire ? On risque de faire avec les cultures et les petites nations ce qu'on accomplit dans les milieux pauvres des grandes villes, c'est-à-dire de détruire leur seule communauté d'appartenance au nom d'un progrès urbain dont les nantis sont les seuls bénéficiaires. Pis encore, ce sont les plus favorisés qui crient davantage leur ennui, leur désespoir dans une société incapable de proposer des raisons de vivre valables, de susciter des dynamismes spirituels engageants, d'offrir des objectifs qui appellent de vraies solidarités et d'authentiques dépassements. Les nationalistes et les artisans des révolutions culturelles n'ont pas trouvé la pierre philosophale. Ils n'ont pas en main toutes les solutions. Ils ne sont pas plus purs que les autres surtout dans leurs attitudes intolérantes. Mais nous les préférons à ces anti-nationalistes apatrides de chez nous, qui sont bien plus masochistes et bien plus irréalistes. Leur prétendu pragmatisme ne comporte ni pensée politique, ni risque spirituel, ni foi en l'homme et aux leurs, ni expérience profonde de solidarité humaine. Qu'offrent-ils à la jeune génération montante ? Souvent ils se contentent d'en appeler à l'ordre établi et aux pressions de l'autorité. Leur critique est tout aussi stérile et vide de contenu. Ils méprisent les leurs et exaltent à qui mieux mieux des réalités que nos frères anglo-saxons contestent eux-mêmes. Les contradictions ne sont pas toutes du même côté.

D'autres options honnêtes

Nous n'ignorons pas qu'à côté de ces antinationalistes stériles, d'autres citoyens honnêtes se refusent à une option nationaliste pour des raisons sérieuses et travaillent avec ardeur dans des voies différentes. Certains veulent jouer à fond la carte des conjonctures actuelles, quitte à recourir à la souveraineté nationale en dernière instance. Plusieurs peuvent vivre un nationalisme authentique sans pour cela vouloir une indépendance à n'importe quel prix. Dans les circonstances présentes, eux aussi jouent un rôle indispensable, fût-ce celui d'assumer des tâches nécessaires dans n'importe quel contexte politique, ou celui de rap-

peler que le nationalisme reste relatif dans l'aventure humaine des personnes et des sociétés. Il y a des droits de l'homme plus fondamentaux, d'autres solutions politiques possibles. Nous respectons ces citoyens vraiment engagés dans des options semblables. Pour nous le nationalisme actuel soulève des questions très importantes que nous ne saurions escamoter. Jusqu'ici nous l'avons surtout considéré au plan de la prospective. Mais il faut aussi l'évaluer comme phénomène historique à la lumière des philosophies et des sciences politiques qui l'ont analysé. Nous serons amenés à relativiser certaines affirmations "tranchées" ci-haut. Tel sera l'objet de la prochaine étape.

LA FEMME "ULTRA MODERNE"

Claire Campbell

L'AUTOMNE DERNIER, un prêtre de paroisse inaugurait, pour les mères de bébés et d'enfants d'âge pré-scolaire, la célébration de la messe, tous les mercredis, à 10 h. a.m. Petits et mamans baignent ensemble dans la grâce. Après la messe, rencontre au sous-sol pour le café. Ce prêtre, d'une chaleur humaine exceptionnelle, avait compris l'isolement des petites mamans prises par leurs occupations quotidiennes si accaparantes. C'est lors d'une de ces réunions paroissiales intimes que je rencontrai une charmante Française qui vous présentera en quelques mots le portrait de la femme "ultra moderne" de mon tableau.

Au préalable, je dois dire que cette femme et son mari avaient quitté la France pour vivre dans un pays d'Afrique. Après cinq ans, pour des raisons politiques et économiques, ils décidèrent de quitter ce pays et s'installèrent au Canada. Voici ce qu'elle me confia : "J'avais toujours pensé que j'étais une femme heureuse, que je rendais mon mari heureux et que mon rôle d'épouse et de mère était un rôle très important. Voilà qu'après à peine quelques mois dans votre pays, je ressentais les malaises de la "Femme de l'Amérique du Nord". Après analyse et réflexion, j'en découvris la cause. Des revues féminines feuilletées chez le coiffeur et certains interviews de radio et de TV m'avaient sournoisement touchée. J'avais commencé à remettre en question non seulement l'importance de mon rôle mais aussi l'amour et le mariage. Ces revues, en particulier, abondent d'articles écrits par des femmes qui s'efforcent de vivre sans affectivité, à la poursuite d'une sorte d'ambivalence. Souvent, elles se contredisent. J'ai l'impression que ces femmes veulent continuellement faire valoir leur intelligence et cacher leur cœur. À lire de près leurs écrits, on s'aperçoit qu'elles ont perdu le bon sens. Quelle pauvreté de femmes !"

Telle est la femme "ultra moderne". C'est une pauvre femme. Elle est soit une réplique de l'homme soit une réplique de la femme. Comme un yoyo qui monte et descend. Inconsciemment, elle aimerait être un homme, pour béné-

ficier de "tous les privilèges" de l'homme mais rester femme, pour conserver les "privilèges inhérents au rôle de la femme". Sur tous les tons, elle répète : "on est l'égale de l'homme" et, par contre (ceci dans l'intimité et parfois ailleurs, cf. le magazine *McCall*) : "il ne faut pas devenir l'égale de l'homme parce qu'alors on ne pourra plus lui être supérieure". La conséquence est qu'à monter et descendre comme un yoyo on s'épuise nerveusement et on finit par avoir le vertige. En pareil état, comment avoir une juste perspective de l'humain et porter sur lui un jugement valable ? Comment pouvoir comprendre, puis faire connaître cet aspect de la vie qui échappe aux hommes ? Comment parvenir au delà de ce qui paraît, au delà du conscient, et analyser le subconscient où se trouve la source de motivation de l'être humain ? Comment, en outre, résister aux agressions du monde moderne qui dépersonnalise, ou du monde technologique qui lentement engloutit ? La vie de cette femme "ultra moderne" est une course, une bousculade, une tourmente. Impossible d'arriver à approfondir la vie quand on vit de façon trépidante. Il faut se méfier des affirmations de la femme "ultra moderne". Elles ne font que révéler son désarroi intérieur ! "Vous comprenez, ma chère, le talent de la femme s'en va avec l'eau de l'évier" (celles qui lisent les revues féminines savent de qui est cette pensée profonde !).

Nous percevons en fonction de nos valeurs et de nos attitudes. Quelles sont donc les valeurs et les attitudes de cette femme ? Si l'expérience humaine est véritablement le sens de l'adaptation à la vie, quelle sera donc son expérience humaine ? Sera-t-elle différente de celle de la femme "contemporaine" ou de la femme "moderne" ?

Revoyons un peu les grandes lignes de mon tableau. Dans le numéro de mars, j'écrivais que la femme "contemporaine" est sereine, vivant au rythme de son cœur et créant dans l'amour. Sa conscience sociale la stimule mais ne l'aveugle pas. Il y a toujours dans sa vie un équilibre et dans ses responsabilités des priorités. Elle comprend

que sa vocation d'aimer ne l'empêche nullement de s'enrichir, de s'épanouir, de faire fructifier ses talents et de contribuer à la société. L'amour donne à ses activités, au foyer et hors du foyer, une grande dimension qui leur ajoute valeur et qualité. Elle est une femme intérieurement libre parce qu'elle ne va pas contre sa nature. Elle est toujours elle-même, donc elle est forte. Dans le numéro de mai, je décrivais la femme "moderne" comme un être qui s'efforce de ne pas être lui-même. Inconsciemment, elle travaille à renier son cœur parce qu'il est trop exigeant. Elle aime mais toujours à ses conditions. Elle voit à établir des frontières bien définies. Sa conscience sociale a presque toujours préséance dans ses responsabilités. C'est une femme très active dont la vie déborde d'intérêts multiples. Elle désire vraiment apporter à la société sa contribution. Intellectuellement et économiquement, elle y réussit fort bien. En théorie, elle contribue à l'humain, en pratique, elle suscite bien des questions.

CONTINUONS DONC le portrait de la femme "ultra moderne". C'est une personne qui, selon les moments, se découvre à travers des masques différents. Cela est très facile, disent certains psychiatres, même si à la longue ce doit être épuisant. Il est toutefois plus difficile de rester soi-même, surtout aujourd'hui, dans notre monde factice. Je trouve cette femme égoïste, égocentrique, matérialiste ou amoraliste. Elle m'apparaît comme pétrée de narcissisme, d'un pragmatisme effarant. Elle semble être une personne complexée, donc le reflet de notre société dite moderne, c'est-à-dire "en démission" et "en tourmente". Comme tant de gens "à la mode" (hommes, femmes, experts en ci et en ça, chercheurs, et même prêtres !), elle veut tout changer d'emblée, elle aime inquiéter, contester, devenir comme une toupie qui tourne et tourne en faisant du bruit, mais incapable finalement de rester "debout". S'il y a actuellement dans la société un grand déséquilibre, je le retrouve aussi chez elle. Comme une partie de notre société, elle aspire à une plus grande socialisation collective. Par contre, tous les deux travaillent avec acharnement pour "le moi". Mais ces deux aspirations ne sont-elles pas incompatibles ? Dans notre pays capitaliste, "le moi" joue encore un rôle prépondérant. Nous n'avons qu'à étudier la publicité pour en constater l'ampleur. Si notre société capitaliste traverse depuis quelques années de grandes mutations, le mot PROFIT demeure encore, bel et bien, au premier plan. Or PROFIT est directement lié à PUBLICITÉ, lié lui-même au besoin de POSSÉDER, lequel, subtilement et lentement, mais combien effectivement ! s'est transposé dans les désirs les plus profonds de la femme. Je ne donne qu'un exemple : l'analyse, même superficielle, du développement fantastique des méthodes publicitaires en faveur des produits cosmétiques fait découvrir la science subtile qu'on déploie pour pénétrer dans les profondeurs du féminin. *Time Magazine* du 14 mars 1969 a révélé "en très petit" ce qui se fait dans ce domaine. La femme "ultra moderne", malgré qu'elle s'en défende, est celle qui se laisse le plus influencer par cette science qui a changé nos besoins. Ignorer cette influence,

dans l'analyse du féminin, c'est, selon moi, grandement manquer de perception.

La femme "ultra moderne" instruite m'a beaucoup parlé de sa belle intelligence : "Il faut la mettre en valeur et l'employer à transformer le monde". Aux études, elle dévore l'imprimé (parfois, à en perdre l'équilibre). Dans le monde du travail, elle est assurément une femme d'action. L'une d'elles disait un jour au postier qui lui reprochait de n'être jamais chez elle pour recevoir son courrier recommandé : "J'ai trop de talents pour rester femme d'intérieur !" Chose curieuse, cette femme laisse à la voisine sa petite de 5 ans, laquelle disait à "cette deuxième maman" : "Trouvez-vous que vous faites un travail important ?" Où donc cette petite avait-elle entendu pareille question ? Nos femmes "ultra modernes", et "modernes", seraient très surprises d'apprendre ce que disent leurs enfants (et souvent leurs maris). Eux ne sont pas experts en subterfuges. Ces femmes devraient prendre le temps d'analyser en profondeur les remarques de leurs jeunes enfants. Elles cachent parfois de tout petits reproches. Ces femmes se leurrent si elles croient que leurs enfants ne ressentent pas qu'ils sont trop souvent mis au deuxième plan, la carrière passant "en premier". J'aurai peut-être un jour le courage de donner des exemples. Soit dit en passant, les affirmations qu'elles font de la "qualité" et de la "quantité" de temps qu'elles donnent si généreusement à leurs enfants, paraissent très amusantes et peu authentiques aux personnes qui voient le comportement de leurs enfants, entendent leurs confidences et analysent leurs réactions. J'entendais à la télévision une directrice de garderie dire à un intervieweur : "Vous savez, nous avons les petits quand ils sont le plus réceptifs et le plus intéressants. Quand ils retournent aux foyers, ils sont fatigués, négatifs, détestables et prêts à se coucher". Que disent de cela les mamans, les vraies mamans ?

REPRENONS ces propos de la femme "ultra moderne" : "il faut mettre en valeur sa belle intelligence". Qu'est-ce donc que l'intelligence ? Dans ses *Lettres à mes fils* Jean Onimus écrit :

L'intelligence, quoi qu'il vous en semble, est bien une vertu. J'entends la véritable intelligence, non seulement l'art de raisonner, l'ingéniosité, l'astuce, mais l'effort pour comprendre afin de mieux aimer, de mieux admirer ou de mieux pardonner. Cette intelligence-là mesure l'ouverture du cœur autant que de l'esprit, elle relève, au fond, de la générosité dont je vous parlerai tout à l'heure. Inversement, la sottise n'est souvent qu'une preuve de mesquinerie morale, de paresse spirituelle. Il y a des gens brillants qui ont toutes les apparences de l'intelligence et qui ne comprennent rien parce qu'ils manquent de cœur ; je vois dans une belle intelligence beaucoup de modestie et beaucoup d'amour ; elle n'éblouit pas mais elle rayonne. Sa simplicité déconcerte les subtils et ravit les délicats car elle est d'une qualité rare ; il est toujours plus facile d'être ingénieux que d'être profond et, si la méchanceté est habile, c'est la bonté qui est vraiment intelligente. Une bonté bête est-elle encore de la bonté ? Et inversement, une intelligence

maligne saura-t-elle jamais comprendre en profondeur ? Je ne sais. Mais ce qui me paraît sûr c'est que la charité par elle-même est nécessairement compréhensive : elle illumine son objet tout en le respectant. Une intelligence qui n'est pas animée par l'amour s'approche en vain du mystère ; elle se voue d'avance à n'y rien comprendre. Nous développons beaucoup chez nous la simple machine intellectuelle au détriment, parfois, des vraies qualités de l'esprit. Cela donne des jeunes gens brillants dont la vivacité fait illusion : ils ont vite démonté un raisonnement, analysé un sentiment, construit "un plan", mais que tout cela demeure superficiel et surtout verbal ! Je me demande si, dans nos conflits actuels, ce n'est pas l'intelligence qui nous fait le plus défaut.

"Il faut transformer le monde" dit-elle encore. Le docteur V. Pauchet écrit dans *Le chemin du bonheur* :

Pouvez-vous transformer le monde et l'adapter à vous ? Non. N'est-il pas alors plus sage, plus simple, de vous adapter vous-même au monde ? Mieux vous vous y adapterez, plus vous influencerez le monde et les hommes, parce que vous aurez conquis votre place. Quand vous aurez conquis cette place, vous jouerez votre rôle et deviendrez un foyer d'influence ; vous irradierez. Votre pensée, votre volonté, vos actes seront fructueux.

Je reviendrai, dans un prochain article, sur la personnalisation de la femme "ultra moderne", son désir brûlant

d'être "engagée", ses grands problèmes de sexualité, ses efforts pour mettre son affectivité "en caserne", son cynisme, etc. En attendant, je vous présente quatre femmes "ultra modernes". Elles habitent un magnifique building luxueux. Tous les matins, à 7 h. 30 a.m., on peut voir le chauffeur d'une grosse limousine quatre fois entrer et sortir de cet immeuble imposant. Il transporte des paniers : il en dépose trois sur le siège arrière et le quatrième sur le siège avant. Que contiennent ces paniers ? Des bébés ! Le soir, à 6 h. 30 p.m., on verra le même chauffeur rapporter ces petits êtres à leurs importantes mamans. Nous n'avons pas encore de thermomètre pour mesurer chez les enfants le degré de leur sécurité émotive ni d'éprouvette pour constater scientifiquement que l'enfant a un besoin physique et affectif de sa mère. Dans quatre ans, ces petits répondront peut-être à leurs petits copains de jeu qui leur demanderont naïvement : *Is your mother nice to you ?* — *She's good to me but I don't see her very much.* (Ce que l'on pourrait traduire : "Elle t'aime bien ta maman ?") — "Elle est bonne mais je ne la vois pas beaucoup".) Même à quatre ans, d'instinct, un enfant sent la différence entre *nice* et *good*. Évidemment, la femme "ultra moderne" n'a pas le temps de s'arrêter à de telles nuances. Elle ne songe pas non plus que le trajet qui conduit de l'insécurité émotive à la porte du psychologue ou du psychiatre part souvent de très loin, de la petite enfance. Et sur le parcours, des relations interpersonnelles parfois difficiles, pour ne pas dire pénibles, peuvent causer, dans tous les domaines de la vie en société, des désastres irréparables.

LITTÉRATURE

À travers les miroirs de Paul Éluard

René DIONNE

QUE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE nous soit étrangère, c'est une impression de plus en plus fréquente et commune chez les lecteurs québécois ; et pour notre part, ainsi que nous l'écrivions il y a quelques années ¹, nous la croyons fondée. Il n'empêche, cependant, qu'une secrète connivence continue d'exister, au cœur le plus intime de l'être, entre Français d'ici et Français de là-bas. En témoignent assez, il nous semble, en ces dernières années, maintes études excellentes, faites par des Québécois, de grands auteurs français. Nous pensons, entre autres, aux très belles thèses de docto-

rat de Georges-André Vachon ², de Robert Vigneault ³, et de Jean-Cléo Godin ⁴.

L'étude que Gabrielle Poulin vient de publier sur Éluard ⁵ n'a pas la même

2. *Le Temps et l'espace dans l'œuvre de Paul Claudel. Expérience chrétienne et imagination poétique.* Coll. "Pierres vives". — Paris, Editions du Seuil, 1965, 455 pp.

3. *L'Univers féminin dans l'œuvre de Charles Péguy. Essai sur l'imagination créatrice d'un poète.* Coll. "Essais pour notre temps, section de langue et de littérature", 6. — Paris, Desclée de Brouwer, et Montréal, les Editions Bellarmin, 1967, 334 pp.

4. *Henri Bosco. Une poétique du mystère.* Lettre-préface d'Henri Bosco. — Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 402 pp.

5. *Les Miroirs d'un poète. Image et reflets de Paul Éluard.* Coll. "Essais pour notre temps, section de littérature", 7. — Paris, Desclée de Brouwer, et Montréal, les Editions Bellarmin, 1969, 170 pp.

ampleur, mais elle est de même qualité. On y retrouve le même pouvoir de communion avec un grand auteur de France, une pareille intelligence de l'œuvre ; et puis, ce même courage qui fait que l'on ne craint pas de s'attaquer à une œuvre souventes fois explorée par les maîtres de là-bas. Sans prétention aucune, pour le simple plaisir d'un contact personnel avec une œuvre belle, Gabrielle Poulin a délaissé les sentiers battus de la critique éluardienne. L'avait frappée chez Éluard la présence d'abord rare, puis de plus en plus fréquente, et souvent insolite, mais toujours significative, des miroirs. Les étudier lui a semblé un excellent moyen de pénétrer l'œuvre de celui qui, aux côtés de Breton et d'Aragon, incarne

1. "Notre différenciation nord-américaine", dans *Relations* 23 (1963) : 234-237.

le mieux l'époque brillante, encore trop ignorée des gens d'ici, qu'est le surréalisme français.

L'image du miroir

De fait, l'étude de l'image du miroir s'est vite révélée extrêmement rentable. Peu à peu, en effet, la vie même d'Éluard se reflétait à travers elle. Les miroirs brillaient ou s'assombrissaient au gré des événements qui marquaient le poète; au gré surtout des mouvements de son cœur, ou des mouvements du cœur de l'Autre, car c'est surtout de la vie amoureuse de notre poète que les miroirs s'avéraient le reflet vide ou plein, clair ou noir: "À la lumière de la biographie de Paul Éluard, il apparaît, en effet, qu'il existe une correspondance entre ces longues étapes où l'on ne rencontre que des miroirs vides et les périodes de solitude et d'incompréhension que le poète a connues dans sa vie amoureuse, alors que, au contraire, l'apparition des miroirs clairs coïncide avec des moments de communion dans un amour réciproque." ⁶ On comprend dès lors que Gabrielle Poulin se soit sentie justifiée "de vouloir chercher dans la vie du poète quelques-unes des influences qui ont pu provoquer la métamorphose des miroirs et d'interroger les miroirs pour pouvoir jeter un nouvel éclairage sur la vie intime du poète" ⁷.

Né en 1895 à Saint-Denis, Paul Éluard publie très tôt, — soit dès 1913, — ses *Premiers Poèmes* ⁸; puis, chaque année ou presque, paraît un nouveau recueil ⁹. Jusqu'en 1921 cependant, dans toutes ces œuvres, nulle trace du mot "miroir"; on le trouve pour la première fois, en effet, dans le recueil de cette année-là: *Les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves* ¹⁰. Comment expliquer cette apparition tardive d'une image qui allait devenir essentielle, voire "organique", dans la poésie d'Éluard? Gabrielle Poulin a vu l'importance de la question, et elle y répond bien. À

6. *Ibid.*, 13.

7. *Ibid.*

8. Coll. "Bibliothèque de poésie contemporaine". — Paris et Lyon, Nouvelle Édition française, 1913, 111 pp.

9. Gabrielle Poulin a eu la bonne idée d'établir une "Chronologie" où l'on trouve, mises en parallèles, la vie et l'œuvre de Paul Éluard. Voir *Les Miroirs d'un poète*, 151-158.

10. Paris, Au Sans Pareil, 1921, 77 pp.

Paul-Eugène Grindel ¹¹, comme à tout enfant normal, la vie a d'abord été donnée à vivre dans une sorte de contact direct avec les choses, ainsi qu'en témoignent les premiers poèmes d'Éluard et "les miroirs légers de la jeunesse" ¹² qui, évoqués plus tard, à l'âge d'homme, situeront également le jeune Paul dans un monde de transparence où tout, cependant, ne fut pas facile ni gai. L'aisance des parents Grindel, en effet, n'empêcha pas leur fils unique de connaître, malgré son goût déjà bien réel de la fraternisation et le plaisir d'une simple solidarité avec les humbles, la solitude entre les murs de l'enfance ni d'échapper au report des ombres qui avaient obscurci la jeunesse maternelle. Et puis l'adolescence est venue, et en même temps qu'il prenait conscience de soi le jeune homme a vu, peu à peu, s'établir et grandir une certaine distance entre lui et les êtres qui l'entouraient, puis avec tout ce qui allait constituer, pour le poète adulte, le monde de son enfance. De ce monde, Paul Éluard ne cessera jamais d'avoir la nostalgie, et c'est du besoin de le retrouver que va naître le recours à l'image du miroir comme à une médiation vitale. En effet, une fois perdue "l'immédiateté de la vie", ce n'est qu'à travers le monde de l'Autre, substitut de la mère peut-être, que pour le poète prendra forme et consistance non seulement la réalité du monde, mais encore la sienne propre. Et l'Autre, ce sera principalement la Femme, ou plus particulièrement trois femmes, aimées successivement entre toutes.

Gala

La première, une petite Russe, rencontrée en Suisse lors d'un séjour d'Éluard au sanatorium de Clavadel, avait nom: Hélène Dimitrovnie Diakonova; le poète l'appelle simplement Gala. Les miroirs de cette époque lui rendront, pour un temps, de mille feux; ils n'éclaireront cependant jamais bien le poète: ils sont trop éblouissants pour permettre le reflet de son visage, et

11. "Ce nom, Grindel, le poète n'hésitera pas à le changer pour celui de sa grand-mère maternelle, née Eluard. En 1951, cependant, il confèrera au premier ses lettres de noblesse poétiques en le donnant comme titre à un conte pour enfants: *Grain d'aile*." G. Poulin, *ibid.*, 18.

12. Paul Eluard: *Poésie ininterrompue* (Paris, Gallimard, 1946), 17.

c'est lui qu'il cherche et ne cessera de chercher à travers la femme aimée.

Bientôt, Gala introduit Max Ernst au cœur de ses amours, puis elle s'éloigne définitivement, en 1929, avec Dalí, dont elle est aujourd'hui encore l'épouse et le modèle. Durant ces années d'échecs amoureux, le miroir naguère éblouissant devient peu à peu maléfique, avant de n'être qu'une vitre givrée qui laisse bien filtrer une certaine lumière mais tue la vision, ou quelque eau froide où se noie le soleil du cœur douloureux. Enfuie la femme, le miroir n'est plus qu'ombres ou débris qui jonchent le sol: "Tout l'univers du poète (...) est dévasté du fait de l'éloignement de la femme 'miroir du soleil'. Le ciel lui-même est atteint: il est un ciel décomposé, un ciel délabré. (...) Non seulement le miroir de l'amour, en se brisant, a fait perdre au monde son unité, mais le poète lui-même dont l'existence était conditionnée par celle qui avait pour mission de réfléchir son image, est déchiré." ¹³ Le

miroir disparaît alors pour un temps de l'œuvre de Paul Éluard.

Nusch

Mais le voici bientôt à nouveau. C'est qu'une autre femme, Nusch (Maria Benz) ¹⁴, vers le moment où Gala s'éloigne, apparaît dans la vie du poète. Contrairement à Gala, qui n'avait pas pu "introduire le poète aux mystères de l'univers et du temps", — "parce que sa présence éblouissante suffisait à répandre l'obscurité sur tout ce qui n'était pas elle", — Nusch, elle, sorte "d'étoile noire", ne connaîtra "d'elle-même que ce que le poète ignore de lui" ¹⁵; femme idéale, elle sera, selon l'expression de Breton ¹⁶, "ce miroir parfait dans lequel tout ce qui est appelé à être, se baigne adorablement en ce qui va être *cette fois*". Non seulement, en effet, Paul Éluard "retrouvera-t-il en elle son visage, mais l'uni-

13. G. Poulin, *ibid.*, 65, 69.

14. "Donnée au poète par le hasard, — le même, semble-t-il, qui présida à la rencontre de Breton et de Nadja dans les rues de Paris, — annoncée par un rêve prémonitoire, Nusch sera pour le poète la femme-fée, la femme-enfant, celle qui rétablit l'unité perdue et rend de nouveau perceptible l'harmonie de l'homme avec la nature." *Ibid.*, 29.

15. *Ibid.*, 89.

16. *Les Vases communicants* (Paris, Gallimard, 1955), 194.

vers entier réfléchi par les yeux de Nusch lui deviendra un miroir habitable et, à tous les hommes rassemblés dans ce miroir, il pourra désormais tendre une main fraternelle¹⁷. Seule la guerre pourra assombrir les seize années de vie de ce couple¹⁸, seize années (1930-1946) qui ont la continuité, écrit Gabrielle Poulin, d'une "longue réflexion amoureuse"¹⁹.

Dominique

Malheureusement, Nusch disparaîtra à son tour, emportée par la mort, le 28 novembre 1946. Le miroir du poète se vide; c'est la nuit: "les images sont sourdes parce qu'elles n'ont jamais été que des reflets de la femme aimée", et les "choses se contentent dorénavant d'exister en face" du poète sans qu'il lui soit possible de "retrouver le lien qui l'unissait à elles"²⁰. Les miroirs ont failli, l'amour a été vaincu par la mort, et le poète est mis en présence de l'ombre qui "est derrière les miroirs"²¹. Mais il se refuse à y être confronté.

Une troisième femme paraît dans la vie d'Éluard: Dominique; recommence l'aventure, mais pour la dernière fois. Les miroirs de Dominique n'atteindront jamais à la splendeur des miroirs de Gala ni à la pureté des miroirs de Nusch. Avec la disparition de Nusch a été dévoilée la "paille secrète"²² qui,

tôt ou tard, fait voler le miroir en éclats; la vision du poète, bon gré mal gré, en restera ternie. Vivant avec Dominique, c'est en vain que le poète tentera de "masquer l'ombre menaçante de la mort et l'empire secret de la solitude": il est "allé trop loin au fond du gouffre pour que les miroirs, ceux du passé, ceux du langage, ceux de l'humanité continuent de se profiler dans l'œuvre dans toute leur pureté et dans tout leur éclat"²³. Pourtant, jusqu'au bout Éluard aura voulu croire en l'efficacité des miroirs: "Au seuil de la longue nuit, de l'immense solitude, ce dix-huit novembre 1952, c'est encore la femme qu'il appellera quand il prononcera pour la dernière fois le nom de 'Dominique'." ²⁴ Ce sera l'ultime échec du miroir, mais il aura été présent tout au long de la vie du poète; et si, aujourd'hui encore, subsiste bien vivant le visage de Paul Éluard, c'est grâce à l'inaltérable miroir de sa poésie.

Critique et poésie

Grâce aussi à ces critiques qui, tel Raymond Jean²⁵, — ou, plus humblement mais dans la même veine, Gabrielle Poulin, — s'efforcent non seulement à retrouver l'inspiration et la trame d'une œuvre, mais encore à recréer celle-ci d'une si entière façon qu'elle brille de tout son éclat comme sous la caresse du magicien qui, le premier, l'engendra et nous la donna. La critique devient elle-même, alors, poésie; l'écrivain et son lecteur se rencontrent au centre de l'œuvre, en son cœur, et, leur arrive-t-il de causer, leur langage est le même: c'est en poètes qu'ils parlent.

C'est là, et ainsi, que Gabrielle Poulin a rencontré Paul Éluard. Son étude, elle-même miroir de l'œuvre éluardienne, en plus de continuer la médiation vitale de Gala, Nusch et Dominique, est marquée au coin d'un talent poétique certain. Seraient à citer ici maintes pages des *Miroirs d'un poète*, y compris, fait rare, la table des matiè-

res, où se décomposent en mille reflets les miroirs éluardiens; à sa lecture nous sentons déjà que l'auteur va nous entraîner sur des sentiers tout de poésie et que la présentation de la page-couverture n'est point fautive, qui dit que "Gabrielle Poulin a lu l'œuvre du poète surréaliste comme on parcourt un itinéraire mystérieux et fascinant, dont toutes les étapes seraient marquées par ces objets étranges ouverts à toutes les métamorphoses: les miroirs".

Toute sa vie Paul Éluard n'a cessé de rechercher "l'image d'homme"²⁶, c'est celle-là même, *Images et reflets de Paul Éluard*, que Gabrielle Poulin a poursuivie à travers les miroirs de l'œuvre écrite, et même au-delà. Nous songeons ici à maints rapprochements que l'essayiste fait entre des poèmes d'Éluard et certaines œuvres de peintres surréalistes²⁷, et surtout à l'excellent commentaire qu'elle donne, dans sa conclusion²⁸, de deux photographies reproduites d'Éluard, *livre d'identité*²⁹. C'est dans des passages comme ceux-là, ainsi que dans ses explications de textes, — qui sont toujours excellentes³⁰, — que Gabrielle Poulin laisse le mieux voir jusqu'à quel point elle a le sens de la poésie et le don de recréer en beauté l'œuvre que son intuition lui a fait pénétrer en profondeur. À Paul Éluard Gabrielle Poulin³¹ fournit vraiment un nouveau miroir où survit pour nous l'image d'un poète que les lecteurs d'ici et de là-bas aimeront voir ou revoir entouré de reflets neufs.

Département des Études françaises,
Université de Sherbrooke.

26. Paul Eluard, "Nouveaux Poèmes", dans *Capitale de la douleur*, suivi de *L'Amour la poésie* (coll. "Poésie", Paris, Gallimard, 1966), 131.

27. Voir *Les Miroirs d'un poète*, 26, 62, 68, etc.

28. *Ibid.*, 139-142.

29. Album réalisé par Robert D. Valette, Vevey, Tchou, 1967, 92, 208.

30. Voir *Les Miroirs d'un poète*, 55ss, 73ss, etc.

31. Il est dommage que G. Poulin n'ait pas eu la possibilité d'utiliser les trois volumes que la "Bibliothèque de la Pléiade" a consacrés à Eluard, *les Miroirs d'un poète* étant déjà sous presse au moment de la parution de Paul Eluard, *Oeuvres complètes* (édition établie par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, 2 volumes, Paris, Gallimard, 1968, 1663 et 1505 pp.) et de l'*Album Eluard* (iconographie réunie et commentée par Roger-Jean Ségalat, 338 pp., 467 illustrations).

17. G. Poulin, *ibid.*, 90.

18. Au temps de la guerre, "dans les poèmes, les miroirs continueront donc de se profiler puisque la femme médiatrice est toujours là. Mais sa mission est compromise et les miroirs perdent peu à peu leur éclat. Toutefois à la différence des miroirs obscurs que nous retrouvons dans les poèmes consacrés à Gala, ceux-ci demeurent extérieurs au poète. Ils forment ce spectacle de désolation que les amants considèrent: le froid se répand sur la terre à la faveur de l'injustice, de la haine, de l'ambition, 'glaciers et brumes redoutables' qui viennent rompre l'harmonie et brouiller les miroirs. Nusch et Paul, dont les regards jusqu'ici avaient pu maintenir l'équilibre entre les jours et les nuits, voient s'obscurcir le soleil parce que le monde se refuse à sa chaleur. Et les miroirs brouillés se brouillent encore des larmes de ceux que saisit le froid et que déchire la haine." *Ibid.*, 111.

19. C'est là le titre même d'un recueil que le poète publie vers la fin de sa vie avec Nusch: *Une longue réflexion amoureuse*. — Neuchâtel et Paris, Ides et calendes, 1945, 69 pp.

20. G. Poulin, *ibid.*, 128.

21. Paul Eluard, "A Francis Poulenc", dans *Europe*, nov.-déc. 1962, 254.

22. G. Poulin, *ibid.*, 134.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, 137.

25. Paul Eluard par lui-même. Coll. "Écrivains de toujours", 79. — Paris, Éditions du Seuil, 1968, 189 pp. Voir le compte rendu que G. Poulin a fait de ce livre de Raymond Jean, dans *Relations*, 29 (1969): 83-86.

L'âme inquiète et héroïque de Charles Péguy

Liam BROPHY, Ph.D.

“C’EST UN INSUPPORTABLE ABUS DE L’AUTORITÉ PATERNELLE que de vouloir imposer aux générations neuves les radotages des générations fatiguées, vieilles, que nous sommes. L’ordre, et l’ordre seul, fait en définitive la liberté. Le désordre fait la servitude. Les seuls démagogues ont intérêt à essayer de nous faire croire le contraire.” Que de fois de semblables paroles nous reviennent à l’esprit au milieu des difficultés de l’heure ! Et à la réflexion, nous nous rappelons qu’elles sont de Charles Péguy : vives étincelles de son génie, qui brillent encore dans le brouillard et la confusion du monde contemporain.

Des paroles comme celles-là fusaient chaque jour de sa plume de journaliste et c’est mon humble avis que Péguy restera plus comme journaliste que comme poète, car sa manière claire et incisive va tout à fait au tempo d’aujourd’hui. C’est un fait à noter : plusieurs de nos meilleurs apologistes laïcs, comme Louis Veuillot et G. K. Chesterton, furent comme lui de brillants poètes-journalistes. En leur génie se fondaient à merveille intuition et intelligence ; ce qui leur a valu de discerner dans l’éphémère le permanent et de hausser le journalisme au niveau de l’art littéraire. Péguy a eu beau écrire : “Homère est nouveau ce matin, et rien n’est peut-être aussi vieux que le journal d’aujourd’hui”, il y a dans ses *Cahiers de la Quinzaine* des pages qui gardent encore leur fraîcheur parce qu’elles traitent avec un rare à-propos des problèmes humains, comme ceux de l’autorité et des classes sociales.

À bien des points de vue, Péguy, comme tous les hommes de génie, fut en avance sur son temps, comme l’avait été

l’infortuné Lamennais. Ainsi, Péguy a prévu, pour une large part, la doctrine de la Socialisation telle que Jean XXIII devait l’exposer dans l’encyclique *Mater et Magistra*. Il a réclamé une plus grande communication entre les peuples et un engagement plus profond de l’Église dans le monde, comme le propose la Constitution apostolique sur l’Église dans le monde de ce temps (*Gaudium et Spes*).

LE JOUR où, en 1873, naquit à Orléans Charles Péguy, il sembla que l’esprit de la Pucelle descendait sur lui pour l’habiter et l’inspirer. Son œuvre la plus terne comme son œuvre la plus belle ont toutes deux Jeanne d’Arc pour sujet, à savoir : l’ennuyeuse pièce écrite en sa jeunesse et l’admirable “Mystère de la Charité de Jeanne d’Arc” qui fit tant pour sa gloire. Il y a peut-être plus qu’une coïncidence à ce que l’autre grand Charles de notre temps, de Gaulle, ait une spéciale dévotion à la Pucelle. Quand on entreprit, après la Deuxième Guerre Mondiale, la restauration de la cathédrale de Rouen, on retrouva intacte la statue de Jeanne, cela parut un signe.

Comme Jeanne, Péguy eut des origines paysannes et il en était fier. Ses souvenirs d’enfance lui inspirèrent des propos comme ceux-ci : “La pauvreté, le travail, la famille, ces trois piliers de toute vie.” Il exalte la dignité du travail plus que l’ont jamais fait les marxistes et les socialistes. Dans une verte critique de tous les socialistes, il fait cette remarque : “À la plupart des grands théoriciens socialistes, il a manqué d’être pauvres.” Et la France d’alors, comme celle d’aujourd’hui, comptait beaucoup d’idéologues socialistes qui

n’avaient guère connu la pauvreté et, encore moins, le travail.

PÉGUY fustigeait les bourgeois de sarcasmes plus caustiques que ceux des marxistes mêmes ou que les dénonciations du Manifeste communiste. Il voyait en eux les créateurs du monde moderne, de ce monde qui ressemble tellement à celui que le Christ visait quand il disait : “Mon royaume n’est pas de ce monde” ou contre lequel il prononçait la terrible parole : “Je ne prie pas pour ce monde.” C’est le monde des changeurs, des matérialistes. “On oublie trop que le monde moderne, sous une autre face, est le monde bourgeois, le monde capitaliste. C’est même un spectacle amusant que de voir comment nos socialistes antichrétiens, particulièrement anticatholiques, insoucieux de la contradiction, encensent le même monde sous le nom de moderne et flétrissent le même, sous le nom de bourgeois et de capitaliste.”

Rarement, écrivain lança contre le monde moderne des traits aussi acérés que Péguy : “Le monde moderne avilit. Il avilit la cité, il avilit l’homme. Il avilit l’amour. Il avilit la femme. Il avilit la race. Il avilit l’enfant. Il avilit la nation. Il avilit la famille. Il avilit même, il a réussi à avilir ce qu’il y a peut-être de plus difficile à avilir au monde : il avilit la mort.”

Mais, s’il chargeait la bourgeoisie de tous les maux du monde moderne, Péguy distinguait, avec beaucoup plus de soin que les marxistes, les couches sociales diverses sous ce terme très général et trompeur, aussi flou qu’est pour nous

celui de classe moyenne. "On ne saurait trop le redire. Tout le mal est venu de la bourgeoisie... Je dis expressément la bourgeoisie capitaliste et la grosse bourgeoisie. La bourgeoisie laborieuse, au contraire, la petite bourgeoisie, est devenue la classe la plus malheureuse de toutes les classes sociales, la seule aujourd'hui qui travaille réellement, la seule qui, par suite, ait conservé intactes les vertus ouvrières, et pour sa récompense, la seule enfin qui vive réellement dans la misère." Bien des membres de ce que nous appelons "la petite classe moyenne" approuveront pleinement pour eux ce jugement.

LE SOCIALISME de Péguy, a-t-on dit, est celui de saint François d'Assise et de sainte Jeanne. Ce n'est sûrement pas le socialisme de Marx. Selon Jean Tharaud, dans son livre "Notre cher Péguy", il eut querelle avec des clercs au sujet des conditions de travail des mineurs de Carmaux et il abandonna l'Église pour se proclamer socialiste. Il n'avait alors que 18 ans. La foi de ses pères avait poussé en lui de trop profondes racines pour qu'elle fût arrachée aussi facilement. Toute sa vie Péguy garda, comme l'a montré Sœur Paul-Émile, dans son *Renouveau marial*, une grande dévotion à Notre-Dame. Dans sa correspondance comme dans ses propos, se rencontrent des paroles révélatrices comme celles-ci: "Figure-toi, disait-il à son ami Lotte (comme lui redevenu chrétien et chrétien pratiquant), figure-toi que pendant dix-huit mois, je n'ai pu dire mon *Notre Père*. Que votre volonté soit faite... je ne pouvais dire cela. Alors, je priais Marie. Les prières de Marie sont des prières de réserve. Il n'y en a pas une dans toute la liturgie que le plus lamentable pécheur ne puisse dire vraiment. Dans le mécanisme du salut, l'*Ave Maria* est le dernier secours. Avec lui, on ne peut être perdu."

Il y a là peut-être de l'orgueil et de l'insécurité. En fait, Notre Dame veilla sur lui d'une façon merveilleuse. En 1911, un de ses enfants étant tombé dangereusement malade, Péguy fit à pied le pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, récitant des *Ave* tout le long

de la route. Il fit en trois jours les cent kilomètres qui séparent la boutique des *Cahiers*, de Chartres. Et là, au lieu de solliciter la guérison de son enfant, il confia tous ses enfants à la garde de Marie: "Prenez-les, je vous les donne. Faites-en ce que vous voudrez." En 1924, ses quatre enfants et leur mère entraient dans l'Église.

AU FOND, Péguy était un Français. Il avait un jour écrit: "Nous sommes une race vieille, race de moines, d'apôtres, de soldats, de maîtres d'œuvres, nous sommes toujours là quand il s'agit de construire, d'enseigner, d'aimer enfin; nous sommes toujours là quand il s'agit de mourir." On n'imagine pas qu'une âme comme la sienne pût demeurer hors de l'Église ou hostile à l'Église. Parce qu'il fut si longtemps aux prises avec le Christ de l'histoire et avec les idées qu'il se faisait du Christ, Karl Pflager l'a inscrit, à côté de Huysmans et de Dostoïevsky, dans son ouvrage *Geister die um Christus Ringen*.

À tout ce qu'il fit et écrivit, Péguy apporta un immense élan vital. Les sujets les plus arides, mêmes les questions de politique, sous sa touche, s'animaient. Il en fut de même de l'histoire. "L'histoire, pour Péguy, ce n'était pas une science de pédants, écrit Valléry-Radot, c'était la chronique des actions humaines, non des fables et des boniments, c'était le récit de ce que nos pères avaient fait ou touché de leurs mains, vu de leurs yeux." Là-dessus, le critique pénétrant ajoute: "Péguy reste toujours dans le temporel; il aime ce mot, mais dans le temporel, c'est toujours l'éternel qu'il saisit, qu'il veut sauver..."

Péguy n'était certainement pas un tiède. Il avait l'étoffe dont se font les grands saints ou les grands pécheurs. Il ne pouvait souffrir les tièdes. "D'une âme païenne on peut faire une âme chrétienne. Mais eux, qui ne sont rien, ni anciens ni nouveaux, ni plastiques, ni musiciens, ni spirituels ni charnels, ni païens ni chrétiens, eux, ces morts vivants, qu'en ferons-nous?"

C'est précisément par cette flamme spirituelle et cette sincérité que Péguy éleva le journalisme au rang des hautes productions littéraires. Littérature et journalisme vivent des mots, mais, comme il le disait, "un mot n'est pas le même dans un écrivain et dans un autre. L'un se l'arrache du ventre. L'autre le tire de la poche de son pardessus." Ses mots, Péguy se les arrachait de lui-même, dans un dur travail de l'esprit. Son style extraordinaire c'était lui, "le tumulte d'une âme inquiète et héroïque", a dit Calvet. "Ne jamais rien écrire que nous n'avons éprouvé nous-mêmes" était le conseil qu'il donnait.

Telle fut sa vie, telle fut sa mort. Il avait plus de 40 ans quand éclata la Première Guerre Mondiale. Il aurait pu en tout honneur s'inscrire dans la réserve. Mais il croyait à fond au devoir de participation, à ce que nous appelons "engagement" et il estima devoir s'enrôler. On lui donna le grade de lieutenant. Il fut tué, en septembre 1914, alors que son régiment poursuivait des Allemands en retraite. Un an plus tôt, il avait composé son poème célèbre:

"Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,

Couchés dessus le sol, à la face de Dieu.

.....

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.

Heureux les épis murs et les blés moissonnés."

Au regard de la Providence l'œuvre de Péguy était mûre et son âme, prête pour la moisson. La flamme qui l'animait brûle encore dans ses écrits pour la joie d'un grand nombre.

Pour la plupart, le poème cité plus haut est le plus connu de ses écrits. Pour moi, je prise par-dessus tout le passage où il exalte la catholicité de notre foi, le sens de la communauté dont les papes ont parlé si souvent: "Il faut se sauver ensemble. Il faut arriver ensemble chez le bon Dieu. Il faut se présenter ensemble. Il ne faut pas arriver, trouver le Bon Dieu les uns sans les autres. Il faudra revenir tous ensemble dans la maison de Notre Père."

Une promesse, un appel prophétique

CES DEUX MOTS, une promesse, un appel, résument l'homélie que Paul VI adressait, à la messe des Rameaux, le 30 mars, aux "Jeunes gens", ses "fils et amis très chers". De cette homélie la presse n'a point parlé, attentive plutôt aux graves déclarations des Mercredi et Jeudi Saints sur la désunion dans l'Église et sur la présente passion de l'Église. Nos jeunes catholiques qui écoutent l'Église — il y en a encore, affirme Paul VI — feront sûrement, s'ils lisent ce discours, la découverte d'un Paul VI qu'ils ignorent.

Une promesse. Le Pape connaît fort bien la jeunesse actuelle; en quelques traits vigoureux il esquisse son portrait: elle est inquiète, bouillonnante "de forces et d'aspirations qui explosent en formes exubérantes, souvent violentes et presque toujours contre quelque chose: contre les manières de vivre et de penser, contre les habitudes d'hier, contre les lois en vigueur, contre les institutions héritées du passé..." Et cela... "avec une force de conviction qui n'a d'égaux que l'insouciance et l'inconscience à l'égard de ce qui doit pratiquement et judicieusement... remplacer" (cet ordre de choses).

Ce déséquilibre profond, est, au jugement du Saint-Père, "le plus grand problème de cette période de trouble dans les idées et dans la société". Paul VI n'y fait cette fois qu'une allusion pour, du moins, assurer aux jeunes "que l'Église a les yeux ouverts, qu'elle voit et scrute avec une vigilance pleine d'amour et d'inquiétude le grand phénomène de l'agitation des jeunes, et qu'elle a beaucoup à dire à ce propos et beaucoup à faire". Sans forcer les mots, nous avons la promesse que Paul VI abordera bientôt ce très grave problème.

L'appel prophétique ou tel, du moins, qu'il paraît au Saint-Père "avoir une valeur prophétique", Paul VI l'adresse à tous les croyants et spécialement aux jeunes. C'est celui "de révéler au monde que le Christ, le Christ authentique, le Christ toujours vivant

dans l'Église qui le prêche, le personifie et le communique, que le Christ... est le Sauveur du monde". C'est là aujourd'hui la mission des jeunes.

Pour le reconnaître il n'est que d'observer d'une part la société où nous vivons: son désarroi, son insatisfaction, ses doutes sur les problèmes essentiels, sa méfiance, son désespoir, sa corruption cependant qu'elle affiche ses immenses richesses, ses énergies qui émerveillent, son organisation, sa culture et ses manières raffinées. D'autre part, ces jeunes chrétiens auxquels s'adresse Paul VI sont fils de leur temps, accordés à son langage, à son génie, à son esprit, sans toutefois, ainsi pense le Pape, (en une charité qui invite peut-être à lui donner raison, s'il y a lieu), avoir été contaminés par cette société. Cette jeunesse qu'il a sous les yeux évoque à sa pensée celle qui jadis, le jour des Rameaux, acclama Jésus et le proclama le Messie; elle ravit le cœur du Pape qui le lui dit en déclarant sa mission:

"...vous, adolescents, jeunes gens plus mûrs, beaux à ravir, exquisément intacts, délibérément simples, logiques, directs; vous, physiquement et moralement forts, vous, joyeux et pleins de vie, vous, libres et dociles, vous qui ne rejetez pas la sagesse de votre famille mais qui vous y soumettez; vous qui avez grandi dans la foi et la prière; vous, en un mot, les élèves du Christ. Oui, vous avez la mission d'annoncer à notre monde contemporain le vrai Messie, le vrai Christ, le Sauveur unique. Vous devez montrer aux hommes de notre temps le visage lumineux de Jésus, illuminé par le profond mystère de sa divinité réelle et par le visible mystère de son incomparable humanité."

D'un souffle aisé et puissant, le Pape dresse sous nos yeux la personne du Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, le Maître, le chef, le prophète à qui nous pouvons tous nous fier et de qui nous ne pouvons nous séparer. Bien des fois, Paul VI a tracé ce portrait; comme toujours, c'est en couleurs vives et fraîches, et comme jaillies de son cœur.

Le Pape poursuit en formulant et résolvant les objections qu'ont sans doute ses jeunes amis: celle-ci d'abord, qu'an-

noncer le Christ est l'affaire des apôtres, des ministres de l'Évangile, des docteurs. — Depuis le Concile, reprend le Pape, cette mission est devenue l'affaire de tous les chrétiens et spécialement l'affaire des jeunes. Et "c'est l'annonce que la condition présente est un printemps". Ils ont raison de vouloir être reçus dans la société à part entière, mais ils ont aussi le devoir de proclamer le Christ. Nouvelle objection: c'est une "tâche difficile, délicate, impopulaire". — Le Pape l'accorde mais pour en appeler aussitôt à leurs aspirations profondes et typiques, à ce qu'ils aiment et veulent devenir: "des forts, des courageux, des héros".

Enfin, dernière réponse à une dernière objection: le Pape ne leur demande pas de miracles, ni d'actions extraordinaires ou spectaculaires, il leur demande seulement d'être *jeunes et catholiques*, mais pour vrai, authentiques et dynamiques. Ils agiront en adultes, en hommes libres, conscients de leur engagements. Ils agiront en groupe, puisqu'ils aiment leur vie de groupe et d'amis. Ils rendront témoignage au Christ comme leurs aînés que l'Église depuis un siècle a suscités, recrutés et bénis. L'Église croit toujours aux mouvements de formation chrétienne des jeunes.

Par delà la promesse et l'appel prophétique, les jeunes qui ont l'oreille fine auront perçu l'affection radieuse qui anime cette homélie de Paul VI. Trois fois, le Pape les a nommés ses "fils et amis très chers". Surtout il a tracé des misères et des angoisses des jeunes, comme aussi de la radieuse vie chrétienne de ceux qui l'écoutent, des croquis qu'un long regard sur eux avait inspirés. Paul VI en effet n'a jamais oublié les années heureuses, ses dix années de jeune prêtre, à Rome, auprès d'un groupe paroissial, puis d'étudiants, enfin, à la tête de la Fédération des Étudiants catholiques italiens. Années radieuses, années fécondes et, pourtant, rudes et de contestation en face du fascisme ombrageux et totalitaire; il y préparait à l'Église et à l'Italie des apôtres authentiques qui ont marqué leur temps. Le cœur de Paul VI n'a point vieilli et sa sagesse, si les jeunes d'aujourd'hui veulent bien l'entendre, peut beaucoup leur apprendre.

Georges ROBITAILLE

Le théâtre

Georges-Henri D'AUTEUIL, S.J.

En Pièces détachées

J'EN NE SAIS TROP si les résidants actuels de la rue Fabre, où j'ai vécu plusieurs années, se sont reconnus dans l'étrange famille dépeinte par Michel Tremblay dans sa dernière œuvre: *En Pièces détachées*, que Paul Buissonneau a montée récemment à son théâtre de la rue des Pins. Il faudrait alors qu'ils fussent bien changés de ceux qu'autrefois j'ai connus: gens simples, de condition modeste sans doute et possédant des tics, manies et défauts comme tout le monde, mais aussi, d'honnêtes travailleurs, rangés et doués de bon sens. Précisément ce qui semble manquer le plus aux personnages de l'auteur.

En effet vus par l'œil peu sympathique de la voisine, potineuse et méditante, ces personnages nous apparaissent, comme à travers un verre déformant, déséquilibrés, farfelus et même, comme Claude, franchement fous. Tableau faussé par la malveillance. Des malheureux plutôt, écrasés par la vie comme Robertine, la mère, que les soucis accablent; comme Hélène, la mal mariée — par sa faute, il est vrai — à une ganache, un "bum de salon", selon la trouvaille de la voisine, Henri, paresseux, sans cœur, qui se fait vivre par sa femme; comme l'adolescente Francine que déprime le milieu; comme Claude, enfin, né idiot et qu'il a bien fallu enfermer, plus tard, à l'asile des aliénés.

Ces pitoyables morceaux d'humanité, Michel Tremblay les a rassemblés sous un même toit pour les faire vivre, souffrir, se déchirer, essayer de s'expliquer, pendant quelques instants, devant nous. Car cet épisode, le dernier, c'est vraiment la pièce de Tremblay, accompagnée d'un court prologue d'Hélène, au restaurant, où elle est serveuse, et un récit des antécédents de la famille par la Voisine. Œuvre courte, inachevée; un premier jet que l'auteur aurait eu intérêt à reprendre, à étoffer, à approfondir. Il semble qu'un certain succès des *Belles Sœurs* l'a grisé et qu'il se croit conscript à commettre une pièce par mois.

C'est trop. D'autant que sa veine peut vite s'épuiser. Cela commence déjà. Dans *En Pièces détachées*, rien de bien neuf; même la routine montre déjà l'oreille par le rappel des monologues intérieurs déjà si employés dans les *Belles Sœurs*. "Vingt fois sur le métier..." disait le mentor des Lettres autrefois. Mais qui croit encore à cette longue patience qui a permis les œuvres durables?

Au sujet de la langue, inutile d'y revenir. L'auteur a déjà pris position, nettement: dévoiler sous les feux de la scène dans leur comportement et leur langage réels et quotidiens les spécimens de la race de chez nous tels que les façonne la vie. Du théâtre populiste. Et pourquoi pas, puisque la peinture et la musique utilisent et élèvent au rang de l'art les objets les plus vulgaires et les bruits les plus grinçants du monde de la mécanique?

Sous la direction d'André Brassard, la demi-douzaine d'interprètes de *En Pièces détachées* ont bien servi la pièce, principalement Hélène Loiselet et Luce Guilbeault. Mais la création vraiment originale est celle de Claude, le Fou, incarné avec beaucoup de bonheur par Claude Gai, un jeune dont la présence scénique et la souplesse de jeu dénotent un beau talent à utiliser.

Quoat-Quoat

LE DIALOGUE DRAMATIQUE qu'est avant tout *Quoat-Quoat*, Jacques Audiberti ne le destinait pas, d'abord, à la scène. On aurait dû s'en tenir à cette première décision. Ou, alors, l'adapter, l'amender, couper, par exemple, dans les morceaux de bravoure au ton souvent prétentieux et d'un romantisme échevelé, éliminer aussi la complaisance verbale du texte, permise dans un poème lyrique, beaucoup moins au théâtre.

Il aurait fallu encore essayer de justifier davantage le thème de la pièce. Il frise l'invraisemblance. En effet, nous sommes sur un paquebot français

dans les années soixante du siècle dernier. Amédée, sorte d'agent secret du gouvernement, fait route vers le Mexique en quête d'un trésor, caché, dit-on, dans le temple du dieu Quoat-Quoat. Le jeune homme — il a vingt-six ans — apprend du capitaine, drôlement facétieux, qu'un règlement draconien interdit aux chargés d'affaires officielles l'approche des femmes. La sanction c'est la mort: pan! pan! Or, il y a sur le bateau plusieurs voyageuses aguichantes, à commencer par la propre fille du capitaine, Clarisse, amie d'enfance d'Amédée.

On peut facilement imaginer la suite. L'enthousiaste, naïf et amoureux Amédée succombera. Le capitaine à cheval sur le règlement, irréductible, le condamnera. Un espoir percera un moment, à la fin, mais pour s'évanouir aussitôt dans la catastrophe.

Pièce, on le voit, — la première d'Audiberti — qui annonce le théâtre de l'absurde en dépit du climat de grâce, de fantaisie et d'humour bien particulier à Audiberti. Humour, au reste, — celui du capitaine — souvent féroce sous son allure bonhomme et sympathique qui nous donne le change, nous empêche de le prendre au sérieux et nous le fait, au contraire, trouver fort plaisant.

Cette pièce, *Quoat-Quoat*, qu'on nous a présentée au théâtre Maison-neuve au début de mai, nous venait directement de France, jouée par des comédiens français, dont Jacques Dumesnil, dans la mise en scène originale de Georges Vitaly, spécialiste d'Audiberti. De Vitaly on a pu écrire qu'"il excelle dans une composition théâtrale qui est une musique dans l'espace, fondée sur le mouvement et le rythme, et dont les acteurs, par un jeu subtilement stylisé, sont les instrumentistes". Conception théâtrale que nous avons pu voir parfaitement réalisée dans *Quoat-Quoat*, surtout, et d'une façon insigne, par Jean-Pierre Leroux, interprète d'Amédée, exubérant, chaleureux, sensible et fier.

Bien sûr, Jacques Dumesnil joue avec sa maîtrise coutumière le rôle du Capitaine auquel il confère une savoureuse humanité qui tempère la dureté de ses déclarations et de ses actes. Jacqueline Coué a été une Clarisse enjouée et Antoinette Moya une tumultueuse mexicaine fort entreprenante. En somme, le talent et la verve des comédiens ont réussi à faire passer la rampe à ce difficile et parfois confus *Quoat-Quoat*.

Un Fil à la Patte

DÈS L'AUTOMNE, la Direction du Rideau Vert nous avait bien annoncé que la saison, la vingtième, se terminerait par un éclat de rire. On a tenu parole grâce à Feydeau, Hoffmann et une brillante équipe de comédiens. Grâce à *Un Fil à la Patte*.

La pièce est longue, mais il n'y paraît pas, tellement une sarabande endiablée nous emporte dans un mouvement irrésistible. Mais cela suppose une mise en scène d'une précision et d'une rigueur totales. Sinon nous assisterions à un formidable fouillis. Il faut que chaque geste, chaque mot, chaque attitude soient minutés au centième de seconde, autrement, pas de déclic, et l'effet cherché ne se produit pas. Rien ne doit être laissé au hasard mais tout contrôlé dans le détail.

À en croire Feydeau, certains fils sont difficiles à briser. Bois d'Enghien l'a appris à ses dépens. Il croyait pouvoir couper facilement celui qui le rattachait à une chanteuse de cabarets, Lucette, pour convoler en justes et honnêtes noces avec la gentille Viviane, fille chérie et bien protégée d'une digne Baronne. Les difficultés innombrables qui se bouscullaient sous ses pas ont bien failli l'en empêcher. Mais même dans son monde évaporé et fort libre, la vertu, parfois, réussit à triompher. Il cassera son fil pernicieux et le troquera pour les douces chaînes du mariage !

Pièce désopilante qui fait rire sans vergogne les spectateurs, deux heures durant. Cure merveilleuse contre les affections bilieuses et la taxomanie des gouvernements. Misérable théâtre de pur divertissement, ricaneront les beaux esprits de notre époque. Sans doute, mais divertissement que, curieusement, beaucoup de nos contemporains acceptent avec grand plaisir et préfèrent, les

malheureux ignares, — le "box office" des compagnies de théâtre en fait foi — aux soi-disant géniales créations, savantes et abstruses, de tant d'auteurs à la mode d'aujourd'hui. C'est que Georges Feydeau sait bâtir une pièce, nouer habilement une intrigue, compliquée souvent et pourtant toujours claire, conduire une action comique dans un rythme et un mouvement appropriés, dessiner et faire vivre pleinement des personnages plausibles, humains et vrais. En voilà assez pour essouffler beaucoup de concurrents de toutes conditions dans la course au succès certain.

Mais cette course au succès peut aussi essouffler les comédiens qui se risquent à jouer du Feydeau. Il leur faut le poumon et le jarret solides. Il leur faut, en même temps, souplesse et endurance. Il leur faut beaucoup de talent. Toutes qualités manifestées avec entrain par les comédiens du Rideau Vert, dirigés avec sûreté par Guy Hoffmann qui s'y connaît en Feydeau. Ils ont fait merveille et furent justement applaudis.

Nous avons admiré surtout — sans oublier les autres — un impayable André Cailloux et une Denise Pelletier pétillante, un volcanique José Barrio, un malchanceux Hoffmann, une gracieuse et coquette Isabelle Jan, un Victor Désy ineffable et une Janine Sutto brillante comme d'habitude. Une soirée à marquer d'une pierre blanche.

Six Personnages en quête d'Auteur

Un plateau béant. Ni rideau, ni décors. Quelques chaises banales sans ordre sur le plancher. Pendu aux herbes tout un troupeau de réflecteurs. Une porte, une autre, s'ouvrent de l'arrière-coulisse. Deux ou trois personnes apparaissent, affairées : un machiniste, un régisseur. Commence la représentation de *Six Personnages en quête d'Auteur* de Luigi Pirandello, au théâtre Port-Royal, par le Théâtre du Nouveau Monde

Souvent, Pirandello paraît passablement subtil à plusieurs. Ses brillantes oppositions verbales, ses antithèses à la saint Augustin éblouissent par leur ingéniosité et leur raffinement, projetées par un comédien volubile. On désire ensuite les réentendre ou les lire tranquillement pour en peser toute

la force, en savourer tout le suc de la pensée. Au théâtre, pas moyen ; le texte se déroule, sans arrêt, sans possibilité d'analyse, de reprise. C'est pourquoi, par exemple, *Six Personnages*, et plus particulièrement les propos du Père sur l'illusion et la réalité, sur la vérité des personnages de théâtre en comparaison de ceux de la vie, sur l'homme, un et multiple à la fois, réel aujourd'hui, illusoire demain, ont paru difficiles, étonnants par leur apparente étrangeté.

L'effort d'attention requis dépasse certes celui que demande *un Fil à la Patte*. Nous sommes en face de deux formes bien différentes de théâtre. Mais surmontée la difficulté de l'approche, la pensée du dramaturge italien procure à l'esprit qui la retient un plaisir et contentement de qualité.

Comme dans plusieurs autres de ses œuvres, de *Six Personnages* se dégage encore une atmosphère d'angoisse, de déchirement, de cauchemar presque, qui rappelle celle où a baigné la vie même de l'auteur. Son théâtre est en grande partie autobiographique, d'où cette puissance d'authenticité et de vérité humaine qui touche et impressionne. On ne peut sortir indifférent de la représentation des drames de Pirandello : l'homme éclate toujours hors du personnage.

Exprimer une œuvre dramatique qu'anime une telle ambiguïté n'est pas facile. Sous l'intelligente direction de Paul Hébert dont la mise en scène a bien fait valoir tous les éléments originaux de la pièce, les comédiens du T.N.M. ont fait du très bon travail. Quelques-uns que le rôle mettait plus naturellement en vedette ont brillé davantage : Gilles Pelletier, un Père tourmenté d'une souffrance indicible, Dyne Mouso, violemment agressive, Gisèle Schmidt, mère éprouvée et pitoyable, Pierre Boucher spécialement, très remarquable en Directeur de troupe.

Mais pourquoi faut-il noter chez un bon nombre de nos artistes de la scène un manque de netteté, de fermeté dans la diction ? Pourquoi, par exemple, au contraire des comédiens français de *Quoat-Quoat*, perd-on plusieurs syllabes, surtout les finales muettes, même des mots entiers de leurs répliques ? Assistons-nous à un retour des "bouches molles" ?

Ponctuation — 5

Joseph D'ANJOU, S.J.

Les points de suspension. — À quels abus prête l'usage des points de suspension, il suffit, pour le constater, d'ouvrir le premier livre placé devant vous, les revues ou magazines de toute clientèle. Dans l'un de ses derniers ouvrages, tel auteur à la mode termine presque le tiers de ses phrases par des points de suspension parfaitement inutiles.

L'intimité, nous le savons bien, reste profondément ambivalente. Mais nous passons notre temps à méconnaître cette évidence; ce qui est peut-être nécessaire pour vivre et progresser...

Il y a des gens en face de qui il n'est pas gênant de voir ses propres défauts...

Ce regard de l'autre, intériorisé dans les premières structures de comportement pré-moral, deviendra plus tard le "regard de la conscience", "l'œil" qui poursuivait Caïn...

On a manifestement affaire à un tic, à une manie. La correspondance privée, si j'en juge par les lettres que je reçois, confirme cette constatation. On ne doit pas s'en étonner.

Quoi de plus difficile, en effet, même et surtout peut-être pour un écrivain de haut vol ou pour un professionnel de l'expression verbale (grammairien, romancier, critique, professeur ou philosophe), que la transmission exacte, achevée, puissante de la pensée ! Si on connaît les exigences d'une langue; si on a travaillé à rendre les finesses ou nuances d'une idée, d'un sentiment, de la vision personnelle qu'on croit avoir d'un spectacle, d'un état d'âme, d'une certaine façon de comprendre la vie; si on a expérimenté les distorsions, méprises, erreurs ou ambiguïtés auxquelles la lecture ou l'interprétation d'un texte donnent souvent lieu, on se rend compte alors de l'utilité, de la nécessité des points de suspension.

1. Vous doutez de pouvoir, en mots assez clairs, traduire tout le propos de votre esprit, soit que vous ayez cherché en vain la formule satisfaisante, soit que vous ayez quelque motif de craindre une incompréhension de la part du lecteur. Les points de suspension vous permettent d'échapper à une double

difficulté. Sans doute, vous prenez un risque: le lecteur ne vous accusera-t-il pas de peur ou de paresse ? Il se peut, toutefois, qu'il éprouve une certaine fierté s'il pense que vous faites confiance à son intuition, en l'estimant capable de deviner votre sous-entendu.

En vertu de cette communication (l'auteur parle de la *communication des idiomés* dans le Christ, à la fois homme et Dieu), il est licite de dire, sans manquer à la vérité: Dieu a souffert, Dieu a été crucifié, Dieu est mort..., parce que la nature divine prend à son compte les actes et les souffrances de la nature humaine.

L'auteur nous abandonne le soin de poursuivre l'énumération qu'il a commencée. Mais il aurait dû logiquement placer la virgule avant les points de suspension. Même confiance accordée au lecteur dans l'exemple suivant.

Et il n'est pas paradoxal de dire que, depuis ma naissance, ce sont les autres qui me font être moi. A commencer par mes parents, car sans eux et leur propre relation réciproque...

Le psychologue que je viens de citer écrit tantôt les *autres*, tantôt les *autrui*, on ne sait pourquoi.

2. Des points de suspension n'ont pas toujours la signification d'une réticence polie; parfois, ils disent plus, en ne disant rien, que si des mots précis, trop précis, les remplaçaient. Une certaine réserve, signalée par des points de suspension, a chance de produire un effet supérieur à celui de l'amplification ou de l'expression directe, crûment formulée en noir sur blanc. L'écrivain a tout loisir, ensuite, de récuser les interprétations que ne manque pas de susciter son truc de style. Car il s'agit bien d'un procédé littéraire plus que de l'observance d'une règle de ponctuation. Tant il appert, par cette remarque, que ponctuer dépend du *sens*, mais selon l'étendue, la profondeur, la subtilité dont un auteur sait le charger par le jeu des signes de la ponctuation. Racine met sur les lèvres d'Athalie apostrophant le grand prêtre Joad:

Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te... Mais du prix qu'on m'offre, il faut
[me contenter.]

3. N'imputons pas cependant aux gratte-papier, même professionnels, trop d'arrière-pensées, ni trop de noirs desseins. La plupart des écrivains ou des journalistes ont quelque humanité, ce qui signifie, en somme, un peu de tendresse spontanée ou réfléchie pour leurs semblables et de modestes sentiments à leur propre égard (en dépit des apparences). De quoi s'agit-il, à peu près toujours, lorsqu'ils emploient des points de suspension ? D'attirer l'attention du lecteur sur une malice plus ou moins anodine qu'ils désirent voir comprise et appréciée, ou sur un soupçon, un doute, un refus d'affirmer catégoriquement l'impression, le jugement personnel, l'opinion discutables et dont ils souhaitent, avec sincérité, qu'on discute le bien-fondé. Les exemples foisonnent. En voici quelques-uns. Au lieu de préciser la maladresse ou la conduite regrettable dont leur échange épistolaire rappelle le souvenir, Thérèse, en s'adressant à Pauline, écrira:

Tu ne veux pas que je mentionne...
l'incident du mois dernier.

Ou bien, faisant allusion à une infamie commise avec Philippe en pleine complicité, on dira de René:

Il évoqua devant son ami le... sujet
dont l'un et l'autre avaient juré de ne plus
jamais s'entretenir.

On trouvera plus loin l'exemple d'un emploi analogue des points de suspension.

4. Quelques détails techniques maintenant.

a) Après *etc.*, on n'a jamais raison d'ajouter des points de suspension. Dans la préface d'un opuscule qui traite de l'alimentation rationnelle, vous trouvez, en moins de cinq pages, six *etc.* suivis abusivement de deux points de suspension. Énumérant noms de médecins, méthodes de guérison ou remèdes, l'auteur de cette préface (sinon l'éditeur français qui a cru bon de substituer son incompetence à la correction du traducteur québécois) écrit, à tort chaque fois:

Oswald, Dewey, Taylor, etc. ...

de la vaccination, de la chimie, de la thérapeutique, des rayons X, de la bactériologie, etc. . .

repos, aliments, air, soleil, propreté, foi, etc. . .

b) Il semble bien que l'art typographique seul, et non un motif d'ordre rationnel (grammatical, linguistique ou littéraire), a fixé à trois le nombre des points de suspension. En vertu, peut-être du vieil adage latin, inspiré du dogme de la Trinité (je ne sais), selon lequel *omne trinum perfectum*: le chiffre trois symbolise la perfection. — Sauf pour les . . . fréquentations, et conques. . . à l'anglaise (j'entends pour la langue uniquement, car le chaperonnage n'a guère de faveur auprès des francophones), si l'on prend au sérieux la boutade connue: "*Two is a company, three is a crowd*. À deux, on est en compagnie; un troisième crée une foule."

Même en abrégant par la première lettre seule un mot jugé inconvenant, il faut utiliser trois points de suspension et non pas autant de points qu'on omet de lettres. Pour les délicats, vous écrirez donc:

Qu'ils nous f. . . la paix et nous épargnent leurs stériles délibérations!

c) Or, dans un texte, on a ou l'on n'a pas d'autres signes de ponctuation avant ou après les points de suspension. Quant au nombre de ces derniers, quelle règle suivre? Toujours la règle de trois? Oui. Sauf à la fin d'une phrase que boucle un point simple: ce dernier compte alors pour le premier des trois points de suspension réglementaires.

C'est dans ce réseau myriadique d'une foule qu'on se sent parfois le plus seul, soit à en pleurer, soit pour se "retremper" . . .

Cela vaut à l'intérieur de parenthèses ou de guillemets qui enferment une phrase complète. La parenthèse ou les

guillemets fermés, nul besoin de quel que autre point, puisque le point final de la phrase complète — point simple ou d'exclamation ou d'interrogation — doit se placer au dedans de la parenthèse. Dans un livre qui a pour auteur un prestigieux académicien, on aperçoit ceci, qui ne se défend pas:

"Comme elle est vide parfois, la maison du Seigneur! (. . .) Mais du moins, écoutez-nous . . .".

Il aurait fallu biffer le dernier point. Dans le même livre, l'auteur (ou l'éditeur) applique la bonne règle, lorsque devant les guillemets il place un point d'interrogation.

"Qu'est-ce qui lui prend donc à ce "natif" de Brescia?"

Mais si la phrase se termine par un point d'exclamation ou d'interrogation (sans parenthèse ou guillemets), vous ajouterez les trois points de suspension habituels, pourvu que vous ayez raisonnablement l'intention de suggérer une réticence, un doute, un soupçon ou une malice contenue.

Avec quelle ardeur ne devrait-on pas témoigner de sa foi, aujourd'hui, pour compenser de tristes déficiences! . . .

Ainsi donc, les points de suspension ne suppléent jamais d'autres signes de ponctuation, mais tiennent seulement lieu de mots omis ou sous-entendus.

d) À l'intérieur d'une phrase de votre cru, tracez toujours trois points de suspension, peu importe qu'avant ou après ceux-ci il y ait ou non un autre signe de ponctuation: virgule, deux points ou point-virgule.

Un cheval, une vache, un chien, un chat, des poules, . . . bref, tous les animaux de la ferme périrent dans l'incendie.

Tu emporteras des sous-vêtements, deux chemises, un paletot, une couple de mouchoirs et de paires de bas . . .: pour notre expédition, moins nous aurons de bagage, mieux ce sera.

On voudra bien noter que la place des points de suspension par rapport aux

autres signes ne relève pas du caprice, mais du *sens* seulement. Combien d'auteurs réfléchissent à ce . . . détail? Il révèle pourtant soit le degré d'attention, soit l'intelligence de celui qui écrit.

e) Si vous citez un texte emprunté à un auteur, il convient, par souci de clarté, pour éviter aussi toute équivoque, de procéder de deux façons, car deux cas se présentent. 1) Dans la citation même, il y a, je suppose, des points de suspension qu'a voulu l'écrivain: reproduisez-les tels quels, si aucun autre signe ne précède ou ne suit lesdits points de suspension. Par malheur, quantité d'écrivains jettent au hasard, avant ou après des points de suspension, les autres signes de ponctuation. Faut-il corriger ou non? Et d'abord, savoir corriger, s'il y a lieu: le savez-vous? En cas d'ignorance, laissez à l'auteur la responsabilité de sa manière de ponctuer. Sûr de ne pas vous tromper vous-même, ou bien vous établissez la ponctuation réfléchie qu'aurait dû observer l'auteur (et vous lui rendez service), ou bien vous signalez, par une parenthèse ou en note, sa ou ses fautes de ponctuation, et tant pis pour lui! 2) Mais si du texte reproduit vous retranchez ou omettez des mots ou des lignes, alors, pour qu'on s'en aperçoive et qu'on ne mette pas au compte de l'écrivain cité les points de suspension auxquels vous devez recourir, il vaut mieux enclaver entre les signes d'une parenthèse (. . .) ou entre deux crochets [. . .] tout ce que vous avez choisi de ne pas citer. Dans certains cas où l'évidence écarte le danger d'erreur, on peut se contenter des simples points de suspension, sans parenthèse ou crochets. Citant saint Paul (2 *Cor.*, VI, 8-10), un auteur écrit correctement:

"Tenus pour imposteurs et cependant véridiques; pour gens obscurs, nous pourtant si connus; . . . pour affligés, nous qui sommes toujours joyeux; pour pauvres, nous qui faisons tant de riches; pour gens qui n'ont rien, nous qui possédons tout."

NOISEUX, LYONNAIS, GASCON, BÉDARD, LUSSIER, SENÉCAL & ASSOCIÉS

comptables agréés

Paul Noiseux, C.A.
Lionel Gascon, C.A.
Jean Lussier, C.A.
André Lussier, C.A.

Gilles Poupart, C.A.
Serge Chénier, C.A.
Roger Lyonnais, C.A.

Pierre Bédard, LLL, C.A.
René Sénécal, C.A.
Marcel Demers, C.A.
Claude Duclos, C.A.

215, rue St-Jacques

Montréal

849-7791

Les guillemets, la facilité pour le lecteur de vérifier la citation suppriment toute ambiguïté.

f) Dernières remarques, vu la longueur imprévue, mais inévitable de notre exposé. 1) Des points de suspension peuvent précéder une citation. Et d'après la disposition typographique que vous choisissez, vous incluez ou non les points de suspension dans une parenthèse ou des crochets, compte tenu aussi du danger plus ou moins certain d'équivoque. Exemple: quiconque a lu Péguy le reconnaîtra dans ce qui suit.

Il faudra donc relire l'histoire du monde avant le Christ, et surtout l'histoire du peuple juif (l'auteur écrit, à tort: le Peuple Juif), pour pouvoir enfin trouver le Jésus historique: "...et les pas des légions avaient marché pour Lui".

2) Si la citation commence par une majuscule (début d'une phrase), les points de suspension précèdent les guillemets de la fin.

"Dieu, Lui, a ainsi accompli ce qu'il avait annoncé d'avance par la bouche de tous les prophètes..." (Act. 3, 18).

Mais en ce qui concerne la référence, l'auteur aurait dû mettre le point à l'intérieur de la parenthèse: (Act. 3, 18.)

3) Si la citation, incluse dans votre phrase, commence par une minuscule, les points de suspension viennent alors après les guillemets.

Pire que les sarabaïtes encore, les *Gyrovagues* (un mot grec maintenant!) "asservis à leur propre volonté"... mieux vaut n'en rien dire!

L'auteur a bien placé les points de suspension. Mais que de fautes en trois lignes! Le texte devait s'écrire comme suit: Pires que les sarabaïtes, les *gyrovagues* (un mot grec maintenant!), "asservis à leur propre volonté"... Mieux vaut n'en rien dire. Car *pires* s'accordent avec *sarabaïtes*; le mot *gyrovagues* n'a pas plus besoin de majuscule que le mot *sarabaïtes*; il faut une virgule avant le mot *asservis*, une majuscule après les points de suspension; et à la fin de la phrase, le sens ne justifie aucunement l'emploi du point d'exclamation.

Je termine en observant que, parfois, un auteur marque une solution de continuité dans son texte par une ligne complète de points de suspension. Dans ses *Dialogues avec Paul VI*, Jean Guitton use fréquemment de cette légitime liberté.

AU FIL DU MOIS

La catéchèse des adultes

LEUR RÉUNION PLÉNIÈRE d'avril dernier (14-18), les évêques du Canada se sont interrogés sur l'enseignement religieux. Le problème est de taille; nous n'en soulignons qu'un aspect. Le renouveau catéchétique, après avoir accompli de l'excellent travail, surtout au niveau de l'école primaire, est maintenant mis en question. Une des causes du malaise tient à ce que les jeunes ne trouvent, ni à la maison ni à la paroisse, "un milieu de référence" religieux auquel ils puissent s'identifier. Ce milieu de référence est indispensable. La nouvelle catéchèse, sans le vouloir, a élargi le fossé entre le plus grand nombre des adultes et les jeunes. Une des conséquences de cet écart des mentalités est, sur ce point à tout le moins, que l'école ne prolonge plus l'éducation de la famille. Déjà on commençait à entendre chuchoter, dans certains milieux, qu'il fallait cesser d'utiliser les nouveaux textes catéchétiques et revenir à des manuels plus semblables à ceux du passé. Nos évêques, conscients du problème, ont cependant choisi une autre solution. Il faut créer, disent-ils, des communautés dont la foi sera suffisamment vivante pour soutenir l'effort des professeurs et offrir aux jeunes "de véritables lieux de référence et d'immersion où (leur) foi trouvera à se vérifier, à s'exprimer et à mûrir".

C'est une solution audacieuse, ouverte sur l'avenir, en pleine conformité avec le sain esprit de renouveau qui doit rejoindre tous les groupes du Peuple de Dieu. Cette solution est difficile, car elle demandera du temps, du doigté et un effort créateur continu.

Nous sommes très heureux, dans ce contexte, de souligner la parution d'un ouvrage récent: CÔTÉ, Y.-M., O.P.: **Sur le chemin. La foi chrétienne présentée aux adultes.** Tome 1, Montréal, Fides, 1969. Ce livre est un indice certain que la solution proposée par nos évêques est non seulement possible, mais prometteuse du cheminement le plus bénéfique dans la foi.

L'A., en effet, y aborde quelques-unes des grandes questions que se posent les adultes chrétiens. On n'a pas

ménagé les efforts (couleurs, photos, textes de chansonniers et de poètes, nombreuses comparaisons) pour permettre aux lecteurs de comprendre les perspectives actuelles de la présentation du Message. Les perspectives des manuels (v.g. le *Petit catéchisme du Québec*) qui ont présidé à la formation religieuse des adultes sont souvent rappelées. Ce n'est pas en vue d'un abatage; mais comme le vocabulaire et les points de vue de ces manuels sont parfois dépassés, ce rappel aide le lecteur à se situer dans notre monde nouveau. La démarche, pour chacun des sujets abordés, part du vécu quotidien. La grande comparaison, reprise sous différents angles tout au long du texte, est celle de l'expérience de l'amitié et de l'amour humains. Ce cheminement va droit à l'essentiel de la Révélation: Dieu-Amour. Nous sommes convaincus que ce travail apparaîtra rapidement comme un instrument de grande valeur pour aider les adultes à "rendre compte de leur foi". De plus ce travail aidera certainement les parents à comprendre la formation religieuse de leurs enfants et à dialoguer avec eux. Il contribuera ainsi à la formation de cette communauté de croyants, si impérieusement nécessaire pour l'avenir de la catéchèse des jeunes.

Bientôt, grâce à l'effort qu'entendent poursuivre l'A. et son équipe, les adultes n'auront plus à envier aux jeunes leur catéchèse! Nous aurions aimé que dans ce premier tome, l'A. puise plus souvent dans l'Ancien Testament. Cette source aurait pu enrichir sa présentation sur certains points. L'Ancien Testament ne manque pas, en effet, d'excellents passages sur l'amour qui aident à comprendre que TOUTE l'œuvre de Dieu est une œuvre d'amour. L'usage que l'A. fait de la Bible ne risque-t-il pas de confirmer un grand nombre d'adultes dans le sentiment que l'Ancien Testament n'est pas trop important? Souhaitons que, dans la réédition, la pagination soit indiquée; il est actuellement impossible d'y faire la moindre référence. Souhaitons surtout que ce travail, qui arrive à son heure, connaisse la plus large diffusion.

Jean-Marie ARCHAMBAULT.

Du rififi chez les saints

Tous les saints ne sont pas inscrits au martyrologe ou dans le calendrier liturgique; ils le sont au Livre de Vie et dans le cœur de Dieu, ce qui vaut beaucoup mieux. Pour rendre quand même justice sur terre à tant de "soldats inconnus", l'Église les honore en bloc le jour de la Toussaint. C'est dans cette immense armée anonyme qu'elle vient de reverser, officiellement, un certain nombre de saints dont les noms, jusqu'ici, jalonnaient l'année liturgique.

Les motifs de cette mise à la retraite ne sont pas, semble-t-il, les mêmes pour tous et pour chacun. Dans la majorité des cas, l'Église n'a fait qu'appliquer la directive suivante du dernier Concile concernant la réforme de l'année liturgique:

Pour que les fêtes des saints ne l'emportent pas sur les fêtes qui commémorent les mystères du salut, il faut que plusieurs d'entre elles soient célébrées par chaque église ou nation ou famille religieuse particulière; que soient au contraire étendues à toute l'Eglise seulement celles qui célèbrent des saints d'importance vraiment universelle.

À cette fin, il a fallu exclure du calendrier universel les noms de quelques saints qui, au regard de l'Église, ne sont pas actuellement d'importance majeure, parce qu'ils ont "fait leur temps", comme on dit, ou parce qu'ils sont trop identifiés à un peuple, une région, un diocèse. Que les fidèles du lieu, si le cœur leur en dit, continuent de les honorer, l'Église ne s'y objecte pas, mais partout ailleurs, la célébration

de leur fête deviendra facultative.

La suppression de certains noms au calendrier liturgique a permis d'y inscrire d'autres saints issus de régions — Afrique, Amérique, Asie, Océanie — auxquelles "l'annonce de l'Évangile est arrivée plus tard" que dans la vieille Europe chrétienne. Ces additions, dans l'esprit de Paul VI, doivent permettre à la liturgie catholique de refléter davantage l'universalité de l'Église et son expansion actuelle dans le monde.

Dans certains cas, néanmoins, il semble que l'existence historique de l'un ou l'autre saint et la réalité de leurs accomplissements fassent problème. La procédure moderne de canonisation n'ayant été fixée par l'Église qu'en 1634, il ne serait pas surprenant que, avant cette date, quelques saints particulièrement "voyants" eussent été fabriqués de toutes pièces par l'imagination populaire. Voltaire, là-dessus, fronçait déjà ses gros sourcils en accusant l'Église de sacrifier l'histoire à la légende pour mieux tromper le peuple. Comme si le peuple, à ces époques reculées, n'avait pas été capable de se tromper lui-même et de tromper l'Église par-dessus le marché! Il est quand même heureux que, mettant à profit, ici comme en exégèse biblique, les progrès de la critique historique, l'Église puisse enfin passer au crible sa légende dorée. L'histoire de la sainteté dans le monde chrétien est assez pleine des merveilles de Dieu pour se passer des inventions des hommes.

Marcel MARCOTTE, S.J.

MÉDITATION

VERS L'INÉDITE SAISON

IL SERAIT ENFANTIN de prétendre que le changement répété des saisons amène inlassablement des saisons inédites. La suivante, en effet, n'est pas encore devant mes yeux, mais en mon esprit, elle est déjà rendue; le décor en est depuis longtemps présent à mon imagination, et quand il sera monté, je le retrouverai, en son ensemble, à l'image du déjà vu et du déjà connu. Le nouvel été ne sera pas nouveau, il sera la copie rajeunie de celui dont j'avais, peut-être, pleuré le départ aux jours de septembre passé. A ma vue seule tout est changé; en ma connaissance avertie rien n'est différent, et mon espérance entretenue du retour des mêmes beaux jours n'est jamais déçue.

Le témoignage des sens a donc souvent besoin d'être rectifié par celui de l'esprit. Si j'appelle, par exemple, saisons inédites à l'Église, les façons changées de chanter mon amour au Seigneur, les mots adoptés pour l'exprimer, les gestes neufs et le rythme pour le souligner, mon affirmation est acceptable. Mais si, à partir de ces constatations accessoires, je conclus au changement de l'essentiel en l'Église, elle ne l'est plus! A mes sens, distraits par les apparences, je ne puis permettre de juger, ni de se prononcer au-delà de leur compétence. Mes yeux voient le déroulement des cérémonies, ils ne s'y reconnaissent plus; ma foi, cependant, fait le point et, retrouvant les mêmes mystères cachés, s'y reconforte encore derrière des rites rajeunis.

Tout est changé! Pourquoi le prétendre, me leurrer ou me troubler peut-être, quand mes paroles même affirment le contraire? Ma foi n'est pas changée, puisque je récite toujours: "Je crois en Dieu, le Père!" Comme autrefois, je proclame aujourd'hui: "Je crois en Jésus-Christ!" Je crois au Fils, né mystérieusement de la Vierge Marie, je crois en sa vie, sa Passion, sa mort et sa résurrection. Je crois au Saint-Esprit. Bref, tout au long d'un même Credo, je professe les mêmes croyances, en union avec la même Église catholique, croyant et chantant avec elle mon espérance du retour à la Vie éternelle.

Tout est changé! Les commandements de Dieu ne sont pas changés; la lettre de ceux de l'Église a connu des modifications, mais l'esprit en reste le même; le message divin, révélé par Jésus dans les saintes Écritures, n'a rien perdu de sa valeur, et pour être du Christ, il faut encore être de son Église visible, dont le chef est toujours le successeur de Pierre; et quand le Souverain de l'Église fait des déclarations contraires à mes pensées connues, au lieu de dire publiquement, sur un ton de faux bon enfant, que le Pape est fatigué, périsse plutôt ma face à la face de ma petite église, afin de ne pas devenir "ferment schismatique" dans la grande. Rien n'est changé et l'âme, attentive aux enseignements officiels de l'unique Magistère reconnu, vit encore dans la sérénité.

L'Amour de Dieu, qui m'a racheté, n'a pas diminué; il est toujours là pour m'aider; il connaît ses exigences et ma faiblesse, et la grâce aussi dont j'ai besoin. Son Amour attend, il attend les preuves du mien pour me donner le sien, éternellement, en la prochaine saison, la seule vraiment inédite.

Paul FORTIN.

Vient de paraître

LA RELIGIEUSE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

par Jeanne PONTON

Une étude descriptive très fouillée de la galerie de religieuses qui apparaissent dans les œuvres de la littérature française, du Moyen Âge jusqu'à nos jours. L'auteur expose, en un véritable défilé, les différentes images que se sont faites les auteurs de la religieuse. Comme le dit Eugène Roberto, dans sa préface, on y rencontre « les superstitieuses, les fausses mystiques, les pieuses sentimentales et les sentimentales pieuses, les pseudo-miraculées, les prétendues stigmatisées, les possédées, les sataniques, les érotomanes, les vraies sadiques, les fétichistes... » et les religieuses authentiques. Pour l'utilité des chercheurs, une substantielle bibliographie analytique complète cette intéressante analyse.

6 x 9, 456 pages, broché, \$7.75

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, Québec 2 (Qué.)

Les livres

Théologie

Gertrude von LE FORT: **La femme éternelle** (Editions du Cerf, 144 pp.). — Archimandrite SPIRIDON: **Mes missions en Sibérie** (Editions du Cerf, 164 pp.). — Jean DELANGLADE, S.J.: **Le problème de Dieu** (Editions Montaigne, 270 pp.). — L. CERFAUX: **La puissance de la foi** (Editions du Cerf, 104 pp.). — Marc ORAISON: **Psychologie et sens du péché** (Desclée de Brouwer, 124 pp.). — Jean ONIMUS: **Face au monde actuel** (Desclée de Brouwer, 190 pp.). Coll. "Foi Vivante", n°s 90 à 95. — Paris, 1968, 18 cm.

ENCORE UNE FOIS, la collection *Foi Vivante* nous présente des ouvrages de première valeur sur les grands problèmes religieux de notre temps. Tout d'abord, un ouvrage classique sur la femme, puis les souvenirs d'un moine orthodoxe russe au cours de ses missions en Sibérie, puis l'œuvre fondamentale du P. Delanlade sur *Le problème de Dieu*, dont un spécialiste a dit: "Le meilleur livre peut-être que nous ayons à proposer à ceux qui cherchent Dieu et croient encore à l'intelligence." Suivent l'étude de Marc Oraison sur l'idée de péché face à l'exploration de la vie inconsciente, le récit de Cerfaux sur la vie communautaire des premiers chrétiens, et enfin l'analyse que fait Jean Onimus de notre monde actuel en mal de désintégration. Ce dernier auteur écrit: "L'esprit lucide est obligé de reconnaître qu'en rationalisant la société, afin de la rendre efficace et matériellement riche, il construit une machine où l'homme n'a plus sa place... Jamais la condition humaine ne nous a autant scandalisés... Jamais le nihilisme n'a fait autant de ravages, jamais les hommes n'ont senti à ce point et jusqu'à la douleur, le besoin d'être sauvés."

Richard ARÈS.

Henri DE LUBAC, S.J.: **L'Eternel Féminin. Etude sur un texte du P. Teilhard de Chardin**, suivie de *Teilhard et notre temps*. — Paris (13, quai de Conti), Aubier, 1968, 338 pp., 20 cm.

LE TITRE NE DOIT TROMPER PERSONNE. Spontanément, l'homme pense à la femme. Il s'agit d'elle, mais de beaucoup plus et... mieux. Le Féminin (avec majuscule), ici et pour Teilhard, interprété par l'A. avec la sympathie et l'érudition qu'on lui connaît, comprend: a) la femme pour l'homme dans le dessein de Dieu; b) le principe inspirateur et animateur de tout progrès cosmique et spirituel; c) à la limite, et correctement, l'Eglise, Marie, la Sagesse, voire l'Esprit vu comme le cœur maternel de Dieu. Nombre de questions et de thèmes entourent une notion et une réalité aussi riches. Ils n'apparaissent pas tous dans les lignes de Teilhard qui portent le titre donné par l'A. à son ouvrage. Mais celui-ci, familier de l'œuvre de T. et des commentaires, louangeurs et sévères, qu'elle a suscités, élargit la perspective de l'essai (poème et méditation) analysé par lui. L'amour conjugal et la chasteté, leurs réalisations diverses dans la vie (surtout Marie) et les lettres

(à la *Divine Comédie*), les symboles qui les traduisent, en remontant jusqu'à la Sagesse, à l'Esprit et à la tendresse maternelle de Dieu (suggérée par la Bible), voilà ce qu'étudie l'A., insistant, à la défense de T., sur l'intelligence que ce dernier avait de l'analogue, clé de son orthodoxie. L'A. convaincra-t-il les adversaires farouches du visionnaire? Il le veut à tout prix; les cent dernières pages (appendice indépendant de la 1^{re} partie) n'ont pas d'autre fin: apologie fervente, émouvante même de la *foi du Père T.* en un *Dieu Personnel*, en *Jésus-Christ*, vrai homme historique et comme tel immanent à l'univers, vrai Dieu et ainsi transcendant absolu, de sa foi aussi et de sa soumission à l'Eglise réelle, de sa confiance dans l'avenir, fondée sur la force de la *Tradition*. L'A. pense que, dans la crise actuelle, l'œuvre du Jésuite célèbre et discuté peut contribuer au *renouveau* attendu. Par une piquante habileté, l'A. raccorde plusieurs fois Teilhard avec Maritain et Paul VI; non moins habiles, les réserves concernant les insuffisances, naïvetés, imprécisions de la pensée et de l'expression chez Teilhard, et que l'A. tourne à son avantage; je ne lui reproche ni les uns ni les autres. Toujours sur la défiance, comme l'Eglise nous y invite, à l'endroit du "savant" et du "théologien" Teilhard, je ne peux cependant que recommander le livre du P. de Lubac. Lu sans préjugés pour ou contre, il éclaire et stimule la réflexion, favorise un approfondissement de la foi, un élan d'espérance, d'amour et d'obéissance auxquels les catholiques d'aujourd'hui, à moins de trahir et, par là, d'aggraver le chaos, doivent livrer le meilleur de leurs énergies.

Joseph D'ANJOU.

Henri DENIS: **Pour une prospective théologique**. Coll. "Points de repère". — Tournaï (Montréal, 342, terrasse Saint-Denis), Casterman, 1967, 139 pp., 18 cm. Prix: 65 fr.b.

L'INTÉGRITÉ DANS L'EFFORT pour intégrer dogmatique et exégèse biblique, théologie et pastorale populaire, sens immuable des dogmes et mise à jour de leur formulation, non seulement au séminaire, mais en plein ministère sacerdotal ou catéchétique (ce dernier souvent exercé par des laïcs), voilà le principal souci de l'A. En conséquence, il prône, entre chercheurs et pasteurs, un dialogue profitable à tous. Que vient faire alors le titre de son petit livre? Exactement ce que je viens d'écrire, vu que manque un tel dialogue (1^{re} partie). Avec autant de modestie que de fermeté, l'A. propose (2^e partie) les tâches du théologien: élucidation continue des certitudes de foi, adaptation sans compromis au développement culturel de l'Eglise et du monde, témoignage rendu aujourd'hui à la Vérité par une conduite accordée à l'enseignement traditionnel; puis, il réclame des vulgarisateurs (p. 104) capables d'entreprendre le meilleur de la science des maîtres et de le monnayer à l'usage des curés et des fidèles. Plus que jamais, la théologie qu'on veut prospective doit recourir à l'anthropologie pour construire une ecclésiologie toute centrée sur l'Homme-Dieu Jésus-Christ. Lu-

mineux, parce que parfaitement ordonné, l'opuscule de l'A. force à réfléchir, sans fatiguer cependant, le style ayant ici une sobre vigueur et — malgré quelques fautes de langue — une très agréable vivacité.

JOSEPH D'ANJOU.

Gerardo DEL LAGO, S.J.: **Psychologie et Grâce**. Traduit de l'espagnol par l'A. et Justin Schlegel. Coll. "Psychologie pour notre temps". — Mulhouse (Porte du Miroir), Editions Salvator, 1967, 128 pp., 19 cm. Prix: 8 F.

EXPLICITER en cent pages le dynamisme de l'interaction qui, au cœur de chacun, fait dialoguer psychisme humain et grâce divine constitue une gageure. L'A. la tient avec honneur. Aux spécialistes l'ouvrage, même incomplet, ne déplaira point. Aux profanes il apporte lumière, stimulant, réconfort. Bien que l'homme naturel n'ait jamais existé (pp. 14-15), on doit forcément distinguer, pour les unir sans les confondre, nature et surnature, maturité psychique et sainteté. Dieu crée nature et grâce; il donne l'homme à lui-même en se donnant à lui. Plénitude de sens, de maturité, de perfection chez l'homme implique donc et exige, de fait, dans l'ordre du salut, le seul ordre existentiel, recours libre à la grâce amoureusement promise à tous. Or, psychisme et grâce invitent à un même idéal d'oblativité verticale (adoration nécessaire du Créateur par la créature) et horizontale (amour: don reçu et offert dans les rapports avec le prochain). La névrose, régression égocentrique, empêche la maturité. Le péché, repliement égoïste, retarde ou ruine la sainteté. La grâce peut guérir la névrose; elle le fait rarement; elle sanctifie toujours les névrosés dans la mesure de leur capacité de coopération libre. Le mystère n'a pas disparu; on en voit du moins les articulations. L'A. présente de splendides extraits de maîtres en psychologie et en théologie; des passages restent discutables. L'A. souligne l'importance de coordonner l'option fondamentale de la liberté, pouvoir d'épanouissement personnel, et le libre arbitre, faculté qui choisit des biens ou fins intermédiaires, moyens aptes à conduire au Bien. Son opuscule mérite éloge et diffusion, surtout parmi les professionnels de la psychothérapie et de l'éducation.

JOSEPH D'ANJOU.

Paul TOINET: **A la recherche de la Foi perdue**. Préface de Joseph Thomas, S.J. — Paris, Beauchesne, 1968, 191 pp., 19 cm.

UN INTELLECTUEL CATHOLIQUE, grandi en milieu pratiquant, dans le rayonnement de l'admirable foi de sa mère, s'emploie, à l'âge de la retraite, à une tâche de catéchiste. Il expose ici le cheminement qui l'a conduit de la foi innocente et candide à la mise en question rigoureuse, à la mesure de sa formation de polytechnicien et d'industriel engagé dans la conquête du monde. Teilhard l'aide à opérer la synthèse des valeurs chrétiennes et profanes. Mais c'est avant tout par la relecture de l'Evangile qu'il rebâtit sa foi et que celle-ci — qu'il craignait de perdre — connaît ses "relevailles". La route qu'il a suivie pourra servir à d'autres, du moins en partie car certaines vues sont discutables. Ce qu'on retient surtout c'est la qualité de cette relecture de l'Evangile et la profondeur du témoignage de foi. Comme les disciples d'Emmaüs, l'A. chemine avec le Maître, le cœur tout chaud de cette Présence. Nous

recommandons cette lecture aux anciens de nos collèges désireux de repenser leur foi.

Georges ROBAILLE.

Jean-Jacques LARIVIÈRE, C.S.V.: **Quand les jeunes doutent de Dieu et de l'Eglise...** Coll. *Foi et Liberté*. — Montréal, Editions Fides, 1969, 148 pp., 19,5 cm.

CE PETIT LIVRE s'adresse aux jeunes, tout particulièrement aux jeunes qui ont des doutes sur Dieu et sur l'Eglise et qui cherchent à voir clair. L'A. l'a composé à la suite d'une longue enquête auprès de 2,016 garçons et de 1,092 filles. Il essaie ici de bien situer les objections de ces jeunes et d'y apporter des éléments de réponse. Cinq questions reçoivent une attention particulière: 1) Dieu existe-t-il? 2) Dieu est-il vraiment bon et juste? 3) Faut-il croire en Dieu en dépit de l'Eglise? 4) Et après la mort? 5) L'homme est-il vraiment libre? Les réponses données sont à la portée des jeunes et l'A. ne craint pas de mettre les choses au point. Parlant, par exemple, de la *Déclaration sur la Liberté religieuse*, faite par Vatican II, il écrit: "Plus d'un a vu dans cette Déclaration la reconnaissance du droit de chacun à choisir la religion de son goût ou encore la possibilité de les rejeter toutes, si elles apparaissent inutiles ou contraignantes pour la liberté individuelle. On a pensé que cette revendication s'adressait à Dieu alors qu'en réalité elle s'adresse aux pouvoirs publics: elle souhaite qu'aucune contrainte sociale n'empêche qui que ce soit de pratiquer, même publiquement, une religion à laquelle il croit sincèrement, comme on désire également qu'aucun pouvoir public n'oblige qui que ce soit à adhérer par la force à une religion qui n'est pas la sienne" (p. 107).

Puissent le plus grand nombre possible de jeunes lire ces pages qui leur sont destinées.

Richard ARÈS.

André MANARANCHE, S.J.: **Prêtres à la manière des Apôtres pour les hommes de demain.** Coll. *L'Eglise en son temps — Initiations*. — Paris, Editions du Centurion, 3 éd., 1968, 232 pp., 18 cm.

PARMI la multitude d'ouvrage qu'a suscités, depuis le Concile, la mise en question du sacerdoce: sa fonction propre, le célibat, ses tâches, etc., celui-ci est parmi les meilleurs par la vigueur et la solidité de la pensée théologique, par la profondeur spirituelle, par le bon sens pratique, enfin par les qualités du style. Trois grands thèmes structurent cette réflexion: la *théologie du sacerdoce* telle qu'il se situe dans l'Eglise décrite par *Lumen Gentium*; ainsi s'éclairent les rela-

tions du prêtre avec le Christ, avec le Peuple de Dieu, avec le monde. Le 2^e thème s'attache à la *vie spirituelle* qu'appelle la vie apostolique ou sacerdotale. Cette fois, l'A. interroge l'histoire de cette vie dans l'Eglise: chez les Douze avec Jésus, puis, après la Pentecôte et à travers toutes les époques, même les plus critiques: 4^e, 8^e, 11^e, 13^e, 16^e et 20^e siècles. De cette vue panoramique se dégage de façon impressionnante la fidélité constante de l'Eglise à vouloir pour ses prêtres l'authentique vie apostolique, toujours substantiellement identique à elle-même. Enfin une 3^e partie reprend la description de la vie apostolique *au niveau des faits d'aujourd'hui*, en ses étapes ou modalités majeures: vocation, formation spirituelle et intellectuelle, répartition des tâches, animation. Prêtres et séminaristes en recherche, en retraite ou en recyclage s'attacheront à ce petit ouvrage qui peut les aider à devenir ou à redevenir "prêtres à la manière des Apôtres".

Georges ROBAILLE.

Gerd HAMBURGER: **Le mariage du prêtre catholique.** Trad. de René Virrion. — Mulhouse, Editions Salvator; Paris et Tournai, Casterman, 1968, 200 pp., 19 cm.

OUVRAGE spécieux et tendancieux, et cependant d'une certaine valeur, où l'A., sous un pseudonyme, prétend nous convaincre, par l'analyse des courants de pensée qui ont conflué dans l'Eglise au cours de l'histoire, que la présente loi du célibat sacerdotal est "contraire à la structure de l'homme, clairement manifestée par la Révélation" (p. 155). L'exégèse que l'A. propose des paroles de Notre Seigneur et de saint Paul n'a rien de convaincant. Moins encore, la façon sommaire dont il rapporte (pp. 37, 38), l'opinion contraire exprimée par Karl Rahner, en 1967, et dont il met en doute l'émouvante sincérité (v. *Relations*, 1968, pp. 218-221). Bien d'autres points sont contestables. L'histoire du célibat sacerdotal, Rahner le reconnaissait, n'est pas toute de lumière et de grâce. Là aussi, Dieu a écrit droit sur nos lignes brisées. Le Magistère demeure la pierre angulaire de l'Eglise et c'est lui qui nous déclare, par la bouche de Paul VI, dans l'encyclique *Sacerdotalis Calibatus*: "... L'Eglise d'Occident ne peut pas faillir dans la fidélité à la tradition ancienne qui est la sienne; il n'est pas pensable qu'elle ait pendant des siècles suivi un chemin qui, au lieu de favoriser la richesse spirituelle de chacun et de tout le Peuple de Dieu, ait en quelque façon compromis celle-ci, ou que, par des interventions juridiques arbitraires, elle ait endigué le libre développement des réalités les plus profondes de la nature et de la grâce" (41).

Georges ROBAILLE.

que la Patrologie grecque et latine de Migne lui est familière à un degré extraordinaire. Il a lu et médité surtout s. Jean-Chrysostome, qu'il cite plus de cent fois dans ce seul volume, mais tous les Pères Grecs lui sont présents à l'esprit et il revient tellement à eux qu'on voit qu'il en est nourri. Chez les Pères latins, il a recours à s. Augustin à peine moins qu'à Chrysostome; Tertullien revient presque aussi souvent, mais il allègue aussi Clément de Rome (que d'aucuns appelleront un Père grec), s. Cyprien (très souvent dans ce volume) s. Ambroise, s. Jérôme, s. Léon-le-Grand etc. Il connaît aussi les Scolastiques, s. Thomas surtout, mais ce n'est pas le seul. Il a étudié quelques-uns des théologiens modernes parmi lesquels il a ses favoris. Il a fait le tour des théologiens protestants, et discute leurs classiques: Luther, Calvin, Melancthon, Leibnitz, la Confession d'Augsbourg, etc. On trouve de fréquentes références aux théologiens orthodoxes, surtout Androutsos, mais on est heureux de revoir souvent réaffirmée l'autorité des livres symboliques, surtout de la confession de foi du roumain, métropolite de Kiev, Pierre Moghila; l'érudition de l'auteur est immense, bien assimilée et le livre est fortement pensé. Il servira beaucoup, parce que c'est le seul où on puisse s'instruire directement sur la théologie orthodoxe grecque, et en ces temps d'œcuménisme, c'est important. De plus, tous les théologiens dignes de ce nom y trouveront des filons inépuisables sur la doctrine des Pères de l'Eglise et cela aussi, de nos jours, est très précieux.

M. Trembelas insiste beaucoup sur les différences avec la théologie catholique et il trouve parfois des termes assez sévères. Nous ne le chicanerons pas pour cela. Cela aussi rend service et il n'y a rien comme la sincérité pour commencer un dialogue. Ce n'est évidemment pas ici la place d'engager des polémiques avec l'illustre théologien, ou de rappeler les controverses séculaires entre Grecs et Latins. Les difficultés sur lesquelles M. Trembelas insiste sont réelles, mais il y a moyen de les résoudre, si on y met du temps, de l'étude et de la bonne volonté. Dans l'Eglise "catholique romaine", comme notre auteur l'appelle, il existe une multitude de rites et de chrétientés qui cohabitent assez paisiblement sous la houlette du pape. On est conscient des différences liturgiques, terminologiques et même doctrinales (si la divergence est licite) qui peuvent surgir en divers pays, suivant les époques. Si on veut les concilier, on y arrive et l'esprit surnaturel chez le pape qui est le chef, chez les évêques, les théologiens, et les fidèles, aide beaucoup.

Joseph LEDIT.

Morale

Louis MONDEN, S.J.: **La Conscience du péché.** Coll. "Bibliothèque d'Etudes psychoreligieuses". — Paris, Desclée de Brouwer, 1965, 208 p., 21,5 cm.

ON NE REGRETTE PAS d'avoir lu le livre du P. Monden. Il donne vraiment ce qu'il promet, et même davantage. Le premier chapitre nous fait réfléchir sur "Le sens des mots"; il s'agit des mots *conscience*, *obligation*, *loi*, *faute* ou *péché*, *culpabilité*, *contrition*, *aveu*, *ferme propos*. L'A. montre que les mêmes termes peuvent rejoindre des réalités totalement différentes selon le niveau où se situe le comportement éthique de l'homme: le niveau de l'instinct, le niveau moral et le niveau religieux chrétien. Evidemment, la vie est nuancée et l'homme

Panagiotis N. TREMBELAS: **Dogmatique de l'Eglise orthodoxe catholique, vol. III.** Coll. *Textes et Etudes théologiques*. Paris. Ed. Desclée de Brouwer et Ed. de Chevretogne, 1968, 638 pp., 22,5 cm.

DISONS tout de suite, pour qu'il n'y ait pas de confusion chez nos lecteurs, qu'il s'agit ici d'une théologie grecque orthodoxe. L'archimandrite Pierre Dumont, O.S.B., nous livre ici sa traduction française du 3^e tome de l'œuvre monumentale du professeur Trembelas. Il y traite des Sacrements (pp. 9-384) et de l'Eschatologie (385-544); quand j'étais aux études ce dernier traité s'appelait *De Novissimis*. La science de l'auteur est colossale et nourrie des Pères de l'Eglise. On voit

L'atelier
qui donnera
à vos imprimés
un caractère
de distinction



IMPRIMERIES - LITHOGRAPHES - STUDIO D'ART

8125, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTREAL (351), QUÉBEC
388-5781

vit simultanément à ces trois niveaux; son agir moral en portera la marque. De là une série de problèmes pour la morale et la pastorale actuelle. L'A. se propose de répondre à trois séries de questions: la première "touche les rapports entre liberté et déterminisme dans l'agir de l'homme concret", la deuxième "le rapport entre la spontanéité créatrice de valeurs et le joug de la loi" et la troisième "le rapport entre effort moral et rédemption religieuse". Dans chaque cas, il établit d'abord l'état de la question, il suggère ensuite les éléments d'une solution de principe pour passer ensuite au plan pastoral. L'ouvrage, et l'auteur ne le prétend pas non plus, n'apporte pas de solution définitive! C'est une contribution très intéressante aux efforts des théologiens actuels pour renouveler la théologie morale catholique et la pastorale. "La conscience du péché" mettra le lecteur en contact avec une foule de perspectives neuves dont il entend parler depuis quelques années. Il comprendra mieux les orientations nouvelles de la théologie morale, non seulement en ce qui concerne le péché, mais dans son optique fondamentale, qui se veut plus réaliste, et il en sera peut-être rassuré. C'est un volume qui peut apporter beaucoup de lumière aux confesseurs et les aider à ajuster leur pastorale. Les laïcs cultivés en feront aussi leur profit pour la formation de leur conscience et ils verront mieux l'attention apportée aujourd'hui par les théologiens à toutes les réalités qui sont dans l'homme.

LÉO PIGEON.

Georges LEDOUX: *Amour et Naissances*. Préface du docteur Paul Chauchard. — Paris, Téqui, 1967, 218 pp., 18 cm.

CET OPUSCULE paru en 1967 garde une étonnante actualité en 1968 après la parution de l'encyclique *Humanae Vitae* et, en particulier, de l'admirable Note pastorale de l'épiscopat français sur l'Encyclique. C'est en effet "une synthèse pratique et morale des meilleures méthodes actuelles de régulation des naissances", dans l'esprit de la constitution *Gaudium et Spes* et de la déclaration *Dignitatis humanae*; Paul VI en son Encyclique prolonge l'enseignement de ces textes conciliaires.

En une langue parfaitement claire et accessible et cependant digne, sont envisagés la plupart des cas et problèmes que pose aux époux l'expression de leur amour. Le volume s'adresse aux époux, aux fiancés et à ceux qui ont charge de les conseiller. Il peut grandement les aider à s'engager dans la voie de cheminement spirituel que le Pape et les évêques viennent d'éclairer intensément.

GEORGES ROBITAILLE.

Hubert RENARD: *L'automobiliste et la morale chrétienne*. Coll. "Réponses chrétiennes". — Paris (10, rue Cassette), P. Lethiellieux, 1967, 306 pp. 18.5 cm.

CETTE ÉTUDE est une des plus considérables qui aient été entreprises sur les problèmes moraux que suscite aujourd'hui la conduite d'une automobile. A partir de nombreux faits et d'enquêtes sur les causes d'accidents, l'A. examine d'abord les principales influences qui s'exercent sur le conducteur ou sur la conductrice (plusieurs pages sont consacrées à une analyse comparée des attitudes de l'homme et de la femme au volant). Il indique ensuite quels sont les enseignements du droit sur le pro-

blème de la responsabilité des automobilistes. Cette deuxième partie a plus d'intérêt pour le lecteur de France que pour celui du Canada, puisque le droit en question est le droit français. Mais la troisième partie, qui a pour titre "L'automobiliste devant la morale chrétienne", s'adresse aux lecteurs chrétiens de tous les pays. Elle contient trois chapitres: "L'automobiliste devant la vertu de justice", "L'automobiliste devant la vertu de charité", "Prudence et maîtrise de l'instinct, conditions préalables à la morale de l'automobiliste". C'est la partie la plus importante, la plus neuve, celle qu'il faudrait, si cela était possible, faire lire et surtout appliquer par tout automobiliste dont la conscience est encore sensible aux exigences de la morale chrétienne.

Richard ARÈS.

EN COLLABORATION (sous la direction du P. Babin, O.M.I.): *Pureté*. Coll. "Monde et foi". — Montréal (2585, rue Létourneau), Éditions du Chalet, 1965, 52 et 124 pp., 22 cm. Prix: \$2.50.

SI L'ON COMPARE le dossier de catéchèse qui traite de la pureté au précédent, qui parle de l'amitié, on constate un progrès dans la matière, mais un recul dans la manière. Le premier, moins religieux de soi, a une résonance d'Évangile et de théologie plus sensible. Jésus-Christ y occupe une place royale, la sienne; il n'a pas la portion congrue dans le dossier de la pureté; la Vierge non plus, ni les saints. On y fait allusion, on en tient compte; les AA. donnent un sens catholique et correct à leur catéchèse, et leur méthode pédagogique paraît sans défaut. Mais, par une timidité inexcusable, ils évitent les précisions et les approfondissements que requiert, surtout de nos jours, l'âge des élèves visés (14-16 ans). Pourquoi n'a-t-on pas consulté la brochure du P. Gerald Kelly: *Jeunesse moderne et Chasteté*? Elle dépasse tous les ouvrages recommandés par les auteurs, qui auraient dû omettre H. Georges, *Sans tricher*, et P. Dufoyer, *Que sont-ils?* De plus, contre l'opinion de von Hildebrand et du P. Plé, je ne pense pas qu'on doive aborder ensemble pureté et chasteté. Celle-ci s'impose absolument à tous; la pureté n'appartient, chez les personnes humaines, qu'à Marie et englobe tous les aspects de tout l'être. La chasteté a rapport à l'ordre sexuel, riche, complexe, qui s'étend au-delà du génital: les AA. le soulignent justement. Pourquoi, alors, ne pas s'en tenir à la vertu (force, dynamisme épanouissant) qui règle les pensées, affections et gestes de l'être humain en tant que masculin d'une part et féminin de l'autre? On éviterait des confusions qui nuisent à la clarté de l'enseignement, à la justesse propre (aux deux sens de cet adjectif) de la pensée et de l'expression nécessaire aux adolescent(e)s dans cette matière galvaudée par l'ignorance, la fausse pudeur et surtout par l'impudeur des adultes (?). On risque aussi d'aboutir au refus d'un idéal irréalisable, sauf miracle, s'il s'agit de la pureté, alors que la chasteté, même rare dans sa réalisation concrète, demeure, comme les AA. le savent, la loi même de la personne sexuée, le mouvement interne qui la porte à sa perfection et, par elle, à son bonheur. Critique négative que la nôtre? Non pas. Les AA. nous invitent à leur livrer nos observations. Faute d'espace, je ne peux relever les naïvetés nombreuses, les ambiguïtés et insuffisances doctrinales, heureusement faciles à corriger ou à combler, les fautes de langue, intolérables dans un manuel, les citations splendides grâce auxquelles nous apprenons, à notre honte,

l'exquise qualité que revêt, chez les convertis du paganisme, du bouddhisme ou de l'islamisme, la vertu de chasteté.

Joseph D'ANJOU.

Canadiana

Marcel TRUDEL: *Atlas de la Nouvelle-France. An Atlas of New France*. — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 220 pp., 29.5 cm. Prix: \$5.00.

HEUREUX les élèves et les étudiants d'aujourd'hui qui, pour apprendre l'histoire de la Nouvelle-France, ont à leur disposition une pareille collection de cartes géographiques! Tout y est: des premières explorations jusqu'à la chute de 1760, les fleuves, les rivières et les lacs, les campagnes militaires, les divisions administratives, les seigneuries et les paroisses, le plan des principales villes: Louisbourg, Québec, Trois-Rivières, Montréal, Détroit, la Nouvelle-Orléans, etc. Chaque carte est accompagnée d'un commentaire et d'une présentation qui en rendent la consultation plus aisée.

Un précieux instrument à qui veut comprendre l'histoire de la Nouvelle-France.

Richard ARÈS.

André BEAULIEU, Jean-Charles BONENFANT, Jean HAMELIN: *Répertoire des Publications gouvernementales du Québec, 1867-1964*. — Québec, Roch Lefebvre, Imprimeur de la Reine, 1968, 554 pp., 23 cm.

OUVRAGE qui rendra de grands services à tous ceux qui, un jour ou l'autre, ont à traiter des affaires publiques. Le gouvernement du Québec, en effet, publie une multitude de travaux, de documents et d'ouvrages, dont l'existence demeure ignorée du public. Les AA. ont classé et systématisé ces publications en divers chapitres: celles de la Législature, du Conseil exécutif, des divers ministères: Affaires culturelles, Affaires fédérales-provinciales, Affaires municipales, Agriculture et Colonisation, Education, Famille et Bien-Être social, Finances, Industrie et Commerce, Justice, Revenu, Richesses naturelles, Santé, Terres et Forêts, etc. Une légère erreur s'est glissée à la page 48, à propos des annexes au Rapport de la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels: l'annexe 4 de ce Rapport a pour auteur Arthur Tremblay et pour titre "Contribution à l'étude des problèmes et des besoins de l'enseignement dans la province de Québec", et non pas comme l'indique le Répertoire, "La centralisation et les relations fédérales-provinciales" de François-Albert Angers (annexe qui porte le numéro 11).

Richard ARÈS.

EN COLLABORATION: *Le système politique du Canada. Institutions fédérales et québécoises*. Sous la direction de M^e Louis Sabourin. — Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1968, 508 pp. 23.5 cm.

IL N'EXISTE en langue française que très peu d'ouvrages sur le système politique canadien, et encore sont-ils, pour la plupart, épuisés depuis longtemps. A l'occasion du centenaire de la Confédération, l'Université d'Ottawa en collaboration avec la Société Radio-Canada a eu l'idée de faire donner à la radio une série de leçons — vingt-sept en tout — dans le cadre des "Cours universitaires", afin de faire connaître davantage aux auditeurs canadiens notre système de gouvernement. Cinq leçons décrivent ce sys-

tème, dix portent sur "les institutions politiques fédérales", six analysent "les institutions politiques provinciales", en particulier celles du Québec, deux sont consacrées aux institutions municipales, puis, à tour de rôle, le système judiciaire canadien, les commissions royales d'enquête, la politique étrangère du Canada et l'avenir du système politique canadien font l'objet d'une leçon. Enfin, un appendice contient nos principaux textes constitutionnels, depuis celui du Traité de Paris, 1763, jusqu'à celui des Propositions adoptées à la conférence constitutionnelle d'Ottawa, février 1968.

On ne peut s'attendre à trouver une complète unité de présentation et de style dans un ouvrage qui compte environ vingt-cinq collaborateurs, les uns de langue anglaise, les autres de langue française; l'ouvrage n'en demeure pas moins le meilleur qui ait été publié jusqu'ici en français sur notre système politique.

Richard ARÈS.

Robert-Lionel SÉGUIN: *La civilisation traditionnelle de l'«habitant» aux 17e et 18e siècles*. Fonds matériel. Montréal (245 est, bd Dorchester), Fides, 1967, 704 pp., 24 cm.

Ouvrage monumental, qui suppose de longues et minutieuses recherches dans les documents du passé de la Nouvelle-France. Tous les aspects de la vie de l'«habitant» canadien y passent et sont décrits à l'aide de vieux documents. Tout d'abord, une introduction présente "l'homme": ses origines, son langage, son instruction, son sens religieux, ses divertissements, son portrait, etc. Suit une première partie consacrée au "patrimoine", c'est-à-dire à ce que possède l'«habitant"; l'A., qui semble avoir tout lu sur le sujet, décrit la formation de ce patrimoine, son exploitation, son administration et sa transmission. Une deuxième partie étudie ensuite "le milieu matériel", c'est-à-dire l'habitation, l'aménagement intérieur, les dépendances, le costume, l'alimentation, le cheptel, les transports et l'équipement technique.

L'œuvre de M. Séguin apporte vraiment du nouveau. Jusqu'ici on avait écrit bien peu sur l'«habitant» au temps de la Nouvelle-France. Avec raison, l'A. se pose la question: "Pourquoi ce désintéressement, cette sorte de conspiration du silence à l'égard d'une figure dominante de la société canadienne-française? Trop de travailleurs n'ont cherché que des sujets à panache. La valeur d'une œuvre historique s'estime pourtant à d'autres normes. Les coutumes, les mœurs et les conditions économico-sociales de l'homme du terroir méritent sûrement un meilleur sort." M. Séguin vient de combler cette lacune, et de le faire avec tant d'ampleur et de richesse que personne à l'avenir ne pourra écrire sur le même sujet sans se référer à ce magistral ouvrage.

Richard ARÈS.

REVUE DE L'INSTITUT DE SOCIOLOGIE: *Aperçu sociologique sur le Québec*. — Université libre de Bruxelles, 1968/1, 124 pp., 23.5 cm.

IL EST REGRETTABLE que ce numéro spécial sur le Québec nous soit arrivé si tard (presque un an et demi après sa publica-

tion) et qu'il soit si peu connu au Canada. Il contient des études remarquables, toutes par des Canadiens français du Québec. Ainsi, le professeur Jacques Dofny présente le rôle qu'a joué et que joue encore la sociologie dans la province; le doyen Philippe Garigue analyse l'évolution du nationalisme, lequel devient de plus en plus québécois et se fonde sur trois propositions de base: un pays, une langue, une nation. Deux études suivent qui portent sur Montréal, la première de Jacques Brazeau décrit la situation linguistique, la seconde de Norbert Lacoste, la morphologie religieuse. Pour Mme Carisse, dont l'article a pour titre "Fécondité et famille au Canada français", le Québec se trouve au même diapason que "la majorité des sociétés industrielles par son refus tant de la famille nombreuse que de la petite famille", et "il est évident qu'une régulation des naissances s'impose". Les trois derniers textes sont de trois sociologues, et les plus importants: "Le Québec n'est plus un passé mais un avenir", de Jean-Charles Falardeau, "Multiplication des élites et changement social au Canada français", de Guy Rocher, "Sur l'évolution des idéologies au Québec", de Marcel Rioux. Un léger reproche qu'on pourrait leur faire est le suivant: publiés en 1968, ces textes datent déjà: dans le premier il est question du "gouvernement actuel dirigé par M. Lesage", dans le second on y affirme catégoriquement que "le Crédit social est maintenant déjà en perte de vitesse", et les analyses du troisième s'arrêtent à l'année 1965. Je n'en recommande pas moins la lecture attentive des textes de MM. Rocher et Rioux. Pour ce dernier, les idéologies du Québec de 1954 à 1965 se résument à trois: l'idéologie de conservation, l'idéologie de contestation et de rattrapage, l'idéologie de développement et de participation. Bien que souffrant de quelques notables omissions, cette présentation est assez juste dans son ensemble, et la plupart des Québécois s'y retrouveront aisément.

Richard ARÈS.

François-Xavier GARNEAU: *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*. Texte établi, annoté et présenté par Paul Wyczynski. — Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1968, 375 pp., 21.5 cm.

DANS la collection *Présence*, Section A, (Le Saint-Laurent), le Centre de Recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa entreprend la publication, sous forme d'éditions critiques, de nos écrivains des XIXe et XXe siècles. Il veut par là fournir "aux professeurs et étudiants des textes scientifiquement établis, accompagnés de données nécessaires sur la nature de l'ouvrage et la vie de son auteur". Projet louable et opportun; et il convenait assurément de commencer la collection par notre historien national. Bien que le *Voyage* soit le dernier en date des ouvrages publiés par Garneau, l'A. nous donne ici une généalogie et chronologie de son personnage (11-30) ainsi que sa bibliographie (31-53), la liste des corrections apportées au texte de Garneau (55-62). L'Introduction (63-108) étudie, en autant de paragraphes, la genèse du *Voyage* de Garneau en Europe, l'architecture du récit, l'art de la description, le portrait littéraire et le style de Garneau. Les corrections du texte nous ont paru judicieuses et

exactes ainsi que les commentaires lexicographiques et stylistiques. Notons en terminant quelques errata, dont pourrait peut-être profiter une seconde édition. Page 11, on lit: "23 juillet 1663. Louis Garnaud se marie, à Québec, devant le notaire Audouard, avec Marie Masoué..." N'y aurait-il pas ici confusion entre *contrat* et *cérémonie* de mariage? L'inventaire des *contrats de mariage* dressé par Pierre-Georges Roy, t. III, 43, place le contrat à la date du 9 juillet; et dans son Introduction à l'*Histoire du Canada* (Paris, Alcan, 1920), M. Hector Garneau écrit que le mariage eut lieu le 23 juillet. On lit également dans le même paragraphe: "Peu de temps après, les jeunes mariés iront s'installer à l'Ange-Gardien, endroit appartenant à la paroisse de Château-Richer. La colonie y existe depuis 1570". N'est-ce pas un peu trop tôt? Page 66, note 5, l'historien bien connu Robert Sylvain devient Robert Sylvin. Parmi les journaux avec lesquels Henri-Emile Chevalier entretenait des relations amicales, il y a (p. 325) L'Echo du Cabinet provincial; il faudrait lire, croyons-nous L'Echo du Cabinet de Lecture paroissial. Tout cela, il va sans dire, n'enlève rien à la valeur d'ensemble de l'ouvrage.

Léon POULIOT.

Marcel BOUDREAU: *Rythme et mélodie de la phrase parlée en France et au Québec*. — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 276 pp. cxvi planches, 22.5 cm.

L'EXCELLENTE COLLECTION de la *Bibliothèque française et romane* (Strasbourg) nous offre un 4ème ouvrage, dans la série *Langue et littérature française au Canada*. Il s'agit d'une recherche sérieuse et très poussée portant sur des éléments peu faciles à cerner et à apprécier: le rythme et la mélodie de la phrase française, telle qu'on l'entend sur le sol de France et telle qu'on l'entend dans les bouches canadiennes. Bien sûr, semblable étude devrait théoriquement porter sur toutes les formes possibles d'énoncés: les conditions du travail humain, toutefois, obligent un chacun à limiter sa recherche. Ici, l'A. a soigneusement préparé un *corpus* de 100 phrases énonciatives relativement courtes, qu'il a fait prononcer de la façon la plus naturelle possible par des sujets canadiens (de Beauport, Québec) et des sujets parisiens offrant le plus possible les mêmes caractéristiques de culture, de rang social, etc. L'étude entière porte sur la durée, la fréquence et l'amplitude. Dans une série de 116 planches, on trouve des tracés oscillographiques et de nombreuses visualisations relatives aux divers phénomènes dont l'examen constitue la trame de l'ouvrage. Qu'est-il sorti de la lecture des nombreux graphiques tracés par les instruments auxquels on a confié les énoncés du *corpus*? Une conclusion qui ne manque pas d'intérêt: "... Dans la mesure où il nous est permis de généraliser, notre travail nous amène à la conclusion qu'il n'existe pas de différences essentielles de rythme et de mélodie entre le français parlé au Canada et le français parlé en France." (120) Ce qui, de fait, constitue l'*accent canadien* serait à trouver "au niveau des infrastructures: accents inégalement marqués, articulations plus ou moins longues, désonorisations vocaliques plus fréquentes, etc." (*ibid.*)

Ernest RICHER.

Collège Jean-de-Brébeuf, Montréal.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Jacques LECLERCQ: **Aujourd'hui, mariage d'amour...** — Paris (10, rue Cas-sette), P. Lethielleux, 1968, 144 pp.

Le chanoine Leclercq, que beaucoup de nos lecteurs connaissent, traite de l'amour, hors du mariage et dans le mariage. Publié avant l'encyclique *Humanae Vitae*, ce petit traité offre quand même des vues intéressantes sur la question de la fécondité dans le mariage. Pour terminer, l'A. essaie de répondre à la question: Que veut dire le mot "nature"?

E. LIPINSKI: **La liturgie pénitentielle dans la Bible.** — Paris (29 Bvd Latour-Maubourg), Editions du Cerf, 1969, 120 pp.

Etude sur les cérémonies pénitentielles communautaires dans l'Ancien Testament. Le sujet est d'actualité, puisque se multiplient aujourd'hui dans l'Eglise des cérémonies de ce genre.

A.M. COCAGNAC: **Pierre, pêcheur du Christ. L'Esprit de Pentecôte.** Coll. "les Albums de l'Arc-en-Ciel", chacun 24 pp. — **Pour comprendre mon Baptême**, 48 pp. — **Les mots de la Bible**, 96 pp. — Paris, les Editions du Cerf, 1968.

Albums illustrés pour les jeunes. Tous les sujets traités sont religieux. L'album "Les mots de la Bible" est particulièrement soigné et adapté à la mentalité de la jeunesse d'aujourd'hui.

Saint Thomas d'AQUIN: **Somme théologique. L'Ordre.** Traduction française par M. J. Gerlaud, O.P. et J. Lécuyer, C.S.Sp. — Paris, Desclée & Cie, Editions du Cerf, 1968, 248 pp.

Réédition et mise à jour d'un ouvrage paru en 1931. Les nouvelles notes et explications visent à "confronter la pensée de l'auteur avec la pensée actuelle de l'Eglise, telle qu'elle s'est manifestée surtout dans le II^e Concile du Vatican".

Eliane Amado LÉVY-VALENSI: **Isaac, gardien de son frère?** — Anna FREUD: **Initiation à la psychanalyse pour éducateurs.** — J.-B. FAGES: **Le structuralisme en procès.** — Cyrille KOUPEJNIK: **L'équilibre mental.** — Toulouse (14, rue des

Arts), Privat éditeur, 1968, 96, 118, 128 et 122 pp.

Quatre petits livres. Le premier porte sur le dialogue israélo-arabe et ses implications inconscientes; le second présente quatre conférences et quelques observations supplémentaires sur la psychanalyse de l'enfant par la fille de Sigmund Freud; le troisième fait le "procès" du structuralisme, c'est-à-dire qu'il en fait la critique et en montre le développement chez les auteurs modernes; quant au quatrième, son auteur, un médecin, répond à la question: à partir de quoi s'établit et se maintient notre équilibre nerveux et psychique?

Robert RUMILLY: **Histoire de la province de Québec.** Tome XL, *La guerre de 1939-1945: Le Bloc Populaire.* — Montréal, Editions Fides, 1969, 302 pp.

Récit des événements survenus au Québec et à Ottawa durant les années 1942 et 1943. Nous assistons à la naissance et aux premiers pas du *Bloc Populaire Canadien*, dont les buts généraux sont ainsi définis: "Le Bloc veut assurer l'indépendance au Canada, l'autonomie aux provinces, l'égalité aux deux principales races." Le Bloc est mort, mais les objectifs qu'il poursuivait restent encore à réaliser!

Albin LUCHINI: **Les chrétiens croient-ils encore au livre?** — Paris (12, avenue Sœur-Rosalie) Editions Ouvrières, 1967, 208 pp.

Résultats d'une enquête faite en France sur le livre de religion. L'édition religieuse représente environ 5% du chiffre d'affaires, 7% des titres publiés, 25.2% des traductions effectuées, 4% des tirages et 7% des ventes à l'exportation de l'édition française dans son ensemble.

Le Père Lebret. **L'économie au service des hommes.** Textes choisis et présentés par François Malley, O.P. — Coll. "Chrétiens de tous les Temps". — Paris (29, bvd Latour-Maubourg), Editions du Cerf, 1968, 256 pp.

Deux grandes parties: une *Introduction à la vie et à l'œuvre du Père Lebret*, et une série de *Textes*, d'une part peignant le "Portrait spirituel du chrétien engagé" et montrant, d'autre part, "l'économie au service des hommes". Un précieux petit ouvrage en hommage à la mémoire d'un grand apôtre social.

OUVRAGES REÇUS

RABUT, Olivier: **L'expérience religieuse fondamentale.** Coll. *L'Actualité religieuse*, 27. — Paris et Tournai, Casterman, 1969, 189 pp.

ROGER-VERCEL, Simone: **La fin du grand hiver.** Coll. *La Palme d'Or.* — Paris et Tournai, Casterman, 1969, 208 pp.

ROLEINE, Robert: **La nuit des cyclades.** Coll. *La Palme d'Or.* — Paris et Tournai, Casterman, 1969, 264 pp.

RONDEAU, Marc: **La promotion de la femme dans la pensée de l'Eglise contemporaine.** — Montréal, Fides, 1969, 292 pp.

SEMAINE DE MISSIOLOGIE DE LOUVAIN (38e) 1968: **Liberté des jeunes Eglises.** Rapports, échanges et carrefours. — Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1968, 235 pp.

SETH, Ronald: **Le plus anglais des espions allemands.** Traduit de l'anglais par Marie Morel. — Bruxelles, Editions Arts et Voyages, 1968, 200 pp.

SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA: **Réception de MM. Jean Ménard et Jean-Guy Pilon, 9 nov. 1968.** Allocutions et réponses, 55 pp.

STENUIT, Robert: **L'or noir sous les flots bleus.** — Bruxelles, Editions Arts et Voyages, Lucien De Meyer, 1968, 202 pp.

ALBERT DU SACRÉ-CŒUR, P., (Albert Seylaz): **Joseph, "fils de David" et dernier héritier de la Promesse.** Coll. "Vie spirituelle et vie intérieure". — Paris, P. Lethielleux, 1969, 128 pp.

ASSOLANT, Alfred: **Les aventures de Corcoran.** Adaptation nouvelle de G. Delehay. Coll. "Mistral". — Paris et Tournai, Casterman, 1969, 119 pp.

BELLET, Maurice: **Le sens actuel du christianisme.** Un exercice initial. — Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 225 pp.

BERGERON, Philippe: **L'action humaine dans l'œuvre de Teilhard de Chardin.** Coll. "Philosophie et problèmes contemporains". — Montréal, Fides, 1969, 323 pp.

BUNNIK, R.J.: **Prêtres de temps nouveaux.** Traduit du néerlandais par Denise Moeykens. Coll. "L'Actualité religieuse". — Paris et Tournai, Casterman, 1969, 240 pp.

CLÉVENOT, Michel: **Jeunes chrétiens du monde scolaire.** Action et évangélisation. — Paris, Editions du Centurion, 1969, 160 pp.

DE SURGY, E.; GRELOT, P.; CARREZ, M.; GEORGE, A.; DELORME, J.; LÉON-DUFOUR, X.: **La résurrection du Christ et l'exégèse moderne.** Coll. "Lectio divina", 50. — Paris, Editions du Cerf, 1969, 191 pp.

DUBÉ, Jean-Claude: **Claude-Thomas Dupuy, intendant de la Nouvelle-France, 1678-1738.** Coll. "Fleur de Lys". — Montréal et Paris, Fides, 1969, 395 pp.

EN COLLABORATION: **Les catholiques hollandais.** Le dossier par: Schillebeeckx, Renckens, Ernst, Tans, Oosterhuis, Schoonenberg, Govart-Halkes, Bunnik, van de Akker, Reckman. Rencontres et dialogues présentés par H. Hillenaar et H. Peters. — Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 214 pp.

EN COLLABORATION: **Liberté et organisation dans le monde actuel.** Centre d'Etudes de la Civilisation contemporaine. — Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 286 pp.

EN COLLABORATION: **Dossier de l'Europe des Six.** Du plan Schumann à la commission Rey: Où en est la Communauté? où va-t-elle? Coll. "Marabout Université", 176. — Québec, Kanan Lité, 1969, 336 pp.

le meilleur choix d'équipements et d'accessoires



8225, boul. St-Laurent — tél. 389-8081
5975, boul. Monk — tél. 769-8815

ouvert jusqu'à 9.30 p.m.
le jeudi et le vendredi

LES IMPORTATIONS C.M.
LTÉE

photographiques
aux meilleurs
prix.

8225, BOULEVARD ST-LAURENT,
MONTRÉAL-351, QUÉ.,
TÉL.: 389-8081



marabout
université



LA PRESTIGIEUSE
COLLECTION
CULTURELLE
DU TOUT SAVOIR
UNIVERSEL
A PRIX TRES POPULAIRE



DISTRIBUTEUR GENERAL POUR LES AMERIQUES : D. KASAN 266 EST CH. COLOMB QUEBEC P. Q.